

Renée Dauméric

L'AMOUR ET L'AMITIÉ



2^{frs}
50

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



Louise Miles C90925
74 Rue de L'Encheval

Janis 19'

L'AMOUR ET L'AMITIÉ

C 90925

RENÉE DAUMÉRIC

L'AMOUR ET L'AMITIÉ

ROMAN



SOCIÉTÉ D'EDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC' LA MODE NATIONALE
94. rue d'Alésia 94 — PARIS (XIV^e)

L'AMOUR ET L'AMITIÉ

CHAPITRE PREMIER

Le train venait de stopper, déjà le compartiment se vidait, Irène se leva avec lenteur, rassembla ses bagages, deux valises, et descendit.

Elle se frayait difficilement un passage parmi toute cette foule pressée de sortir.

Des coups de sifflets stridents déchiraient l'air, des gens s'interpellaient, des porteurs hurlaient en poussant devant eux des chariots pleins de bagages.

Irène était étourdie par tout ce bruit. Le voyage l'avait fatiguée — un long voyage Marseille-Paris — en troisième classe. Son corps lui semblait-il, gardait le balancement du train, rythme douloureux, et tout en trainant ses jambes lasses elle n'aspirait qu'au repos.

Elle gagna enfin la rue, s'arrêtant un instant devant la ville inconnue qui lui parut grise auprès de sa Provence éclatante de soleil.

« Mon Dieu ! pensa-t-elle, c'est celà Paris !

Ces hautes maisons mornes, ce ciel sale, ces gens toujours affairés semble-t-il, et cet air rempli de poussière et de fumée !

Son cœur se serrait devant ce spectacle, mais elle ne voulait pas faiblir, il fallait qu'elle demeurât forte, elle le demeurerait.

Et pour se donner du courage, elle se mit à fredonner tout bas, pour elle-même, une petite chanson provençale où il était question de courage, d'abnégation et de beaucoup d'amour.

Puis elle se mit en demeure de chercher un hôtel convenable afin d'y prendre une chambre pour la nuit.

Demain, elle se rendrait dans la famille qui l'avait convoquée, — une place de gouvernante — voyage payé, remboursable à son arrivée, logée, nourrie, une mensualité honorable.

Il avait vraiment fallu des circonstances exceptionnelles pour qu'Irène consentit à quitter sa chère Provence pour venir se placer aussi loin, des circonstances tragiques même.

Il y avait un mois, elle avait perdu son père, presque âgé déjà, emporté par une embolie. Sa mère était morte quelques années plus tôt des suites d'une opération.

Ses deux frères, plus âgés qu'elle, étaient mariés, avaient des enfants et ne pouvaient vraiment prendre la jeune fille à leur charge.

Avec son père, employé dans une fabrique de la région, elle vivait tranquille dans un petit pavillon loué à l'année et entouré d'un minuscule jardinet.

Elle s'occupait du ménage, plantait, sarclait, arrosait, toute heureuse de récolter les vertes salades, les petits pois tendres, comme une ro-

sée et les jolies fleurs parfumées aux coloris éclatants.

Elle cousait aussi pour quelques voisines. Puis il avait fallu quitter tout cela, vendre les meubles pour se procurer un peu d'argent, car les économies s'étaient envolées pour la maladie de la pauvre maman, et depuis, il avait été bien difficile d'en faire, la vie devenant de plus en plus dure.

Et puis son vieux père gagnait peu, il y avait tant de jeunes, entrés après lui, mais qui plus vifs, plus adroits aussi, gagnaient davantage.

Si on le gardait, c'était certainement par boité, en raison de ses longues années de service, car il n'était certes, plus bien utile, le pauvre homme !

Que pouvait devenir Irène, dans un petit village où ne se trouve aucune occupation, toute seule ?

Entrer à la fabrique ? Il n'y fallait pas songer, on n'y employait pas de femmes, si ce n'était les secrétaires du bureau, parlant au moins une langue étrangère et connaissant la dactylographie.

Le Maire qui connaissait sa famille de longue date, avait écrit pour elle à des amis de Paris, la recommandant chaleureusement, et de relations en relations, on lui avait trouvé cette place.

Naturellement, elle s'était empressée d'accepter, que pouvait-on lui offrir de mieux ?

Ce fut cependant l'âme bien douloureuse, bien émue, qu'elle prit l'autobus qui devait la mener à Marseille où elle prendrait le train.

Quitter cette vieille maison, pas bien belle, mais où elle était née, où ses parents avaient vécu heureux, où ils étaient morts, lui brisait le cœur.

Et toutes ces chères fleurs aussi, qu'elle avait cultivées elle-même, tous ces gens humbles, empressés à rendre service et dont elle était sûre de la sympathie et de l'amitié !

« Ne pleures pas pâtre ! lui disaient les voisines, tu reviendras, et puis, la-haut, tu va connaître beaucoup de gens, voir beaucoup de belles choses, cela te changera les idées, tu verras que finalement, c'est toi qui ne voudras plus revenir !

Mais Irène secouait sa tête brune en pleurant plus fort.

Puis ç'avait été dans le vieux cimetière accroché à la colline, l'adieu aux parents, la dernière jonchée de fleurs sur la pierre grise.

A la sortie du cimetière, elle était entrée dans l'église, une vieille église romaine, vétuste, et vingt fois restaurée.

Devant l'autel de la Madone, elle avait brûlé un grand cierge, demandant que la quiétude, la paix et le bonheur lui soit accordés.

Puis ç'avait été le train, la Provence, qui peu à peu s'effaçait derrière elle.

Et maintenant, dans cette chambre, impersonnelle et terne, au plafond bas, une mélancolie plus grande la prenait.

Où était le chant des cigales ! Les sonnailles des troupeaux, les appels et les rires de la petite Marie, l'enfant d'une proche voisine ! Où était le petit jardin aux fleurs odoriférantes, le beau

ciel rayonnant d'azur ! Si elle regardait à la fenêtre, elle n'apercevait derrière les carreaux qu'une cour étroite et sombre en boyau, sans un brin d'herbe, et au lieu du chant des cigales, on n'entendait que le bruit des trompes d'autos et le sifflement des trains, car elle était restée près de la gare.

Découragée, elle se laissa tomber sur un siège. Combien de temps allait-elle vivre là, dans cet enfer ? Toujours peut-être ? A moins que Jean-Gui...

Tout à coup fiévreuse, elle ouvrit l'une des valises, bousculant tout son contenu.

Enfin ses doigts impatients trouvèrent ce qu'ils cherchaient, une petite pochette de toile bise, contenant un paquet de lettres.

Elle ouvrit la première qui se présenta à elle, l'une des dernières reçues sans doute ; voici ce qu'elle contenait :

« Irène chérie

« Je suis si heureux de recevoir tes lettres !

« Et doublement heureux d'y répondre.

« Je languis tant loin de toi, ma douce aimée,
« de mon pays, de mon ciel bleu !

« Ne m'oublies-tu pas au moins ?

« Mais non, je te vois cousant près de ta croi-
« sée ouverte, respirant les parfums de ton jar-
« din fleuri, et baissant obstinément la tête, at-
« tentive à ne pas faire des points trop longs.

« Telle je te revois dans ma pensée, telle je
« te voyais alors, avant que je parte, lorsque
« passant devant ta porte, j'en poussais douce-
« ment la barrière, et que, levant ta jolie tête,

« tu me disais « bonjour ! » Avec un sourire
« si charmant et si doux !

« Ah ! Je me languis de toi, ma petite hiron-
« delle, ma cigale aux tendres yeux, qu'il me
« tarde, qu'il me tarde d'être près de toi, réunis
« pour toujours !

« Adieu, ma toute jolie, ma perle, ma câline !

« Je mets sur tes cheveux, sur tes chers yeux
« aimés, des baisers tendres et doux.

Ton Jean-Gui pour la vie. »

A mesure qu'elle lisait, le visage d'Irène se
détendait, il perdait son expression de découra-
gement et de fatigue, une sorte de rayonnement
faisait place à sa tristesse.

Elle en prit une autre :

« Mon Irène, ma petite.

« Quel grand malheur vient de te frapper ma
« pauvre chérie ! Et comme j'aimerais être près
« de toi pour apaiser ta peine par des paroles
« douces, pour sécher tes larmes par des bai-
« sers.

« Ainsi, ton père n'est plus ! Je ne puis réa-
« liser cette terrible chose, cet affreux malheur !

« Mon Irène seule dans une maison en deuil,
« mon Irène que j'ai connue si vive, si joyeuse,
« mon Irène le visage en pleurs !

« Courage mon petit, tu n'es pas seule, puis-
« que mon cœur t'est fidèle et te garde un pro-
« fond amour. L'éclaircie vient toujours après
« l'orage, le bonheur, le calme et la paix après
« les deuils.

« Un jour viendra, proche sans doute, où de

« nouveau tu seras heureuse, où de nouveau tu
« souriras. Aies confiance en la vie, aies con-
« fiance en ton Jean-Gui qui t'aime plus que
« tout. »

Jean-Gui BERNAC. »

La jeune fille s'était arrêtée de lire, les mains jointes sur les feuillets épars sur ses genoux.

Les yeux perdu dans le vague elle rêvait avec un air d'extase.

Puis elle sortit de son ravissement, fouilla encore dans l'enveloppe de toile et en tira une photographie qu'elle contempla longuement et avidement.

C'était celle d'un jeune homme brun, aux yeux très noirs, au visage ouvert et énergique.

Après l'avoir bien regardée, elle y posa doucement ses lèvres et la remit dans l'enveloppe.

Puis, de l'autre valise, elle sortit du pain, un peu de jambon, du fromage, quelques fruits. Une bouteille thermos contenant un reste de vin coupé d'eau, un verre et un couteau.

Assise devant la table, elle mangea et but, puis après une toilette sommaire elle se mit au lit.

Mais trop fatiguée le sommeil la fuyait, devant ses yeux qu'elle s'obstinait cependant à tenir fermés, des images se succédaient sans trêve. C'était des paysages, des collines vertes et hautes, rutilantes de lumière. Des cours d'eau qui fuyaient et réapparaissaient sans cesse.

Des voix aussi, des mots entendus, et toujours ce balancement, cette impression de rouler encore de continuer le voyage.

Au petit jour elle s'endormit enfin, à bout de fatigue.

CHAPITRE II

Boulevard de Courcelles, au troisième étage.

Un coup de sonnette, un laquais en livrée.

— Mademoiselle Orselli ?

Et sur une inclination d'Irène :

— Monsieur est absent, mais madame va vous recevoir.

Le valet disparu, Irène demeura seule dans l'antichambre. Oh ! pas longtemps ; aussitôt, une porte s'ouvrit, le domestique réapparut, faisant signe à la jeune fille de le suivre.

Ils traversèrent un grand salon meublé avec somptuosité, puis ouvrant une porte, le valet s'effaça pour la laisser passer.

Alors, la jeune fille se trouva dans une sorte de boudoir, meublé à l'ancienne, et tout en dorures.

Sur un canapé, une jeune femme était étendue, vêtue d'un déshabillé de soie vert pâle, elle fumait une cigarette qui sentait l'ambre. A ses pieds, sur un coussin de velours, un affreux pékinois paraissait somnoler.

Elle dévisagea d'abord Irène sans rien dire, puis, après un bref examen :

— Bonjour Mademoiselle ! Asseyez-vous.

Irène prit un siège, un peu intimidée.

— Il était temps que vous arriviez, reprenait la jeune femme, en ce moment, c'est la cuisinière qui s'occupe des enfants, mais elle est débordante.

dée, si cela devait continuer ainsi, elle ne resterait pas. Et ce serait dommage reprit-elle, car pour la cuisine c'est une perle ! Et comme nous donnons souvent de grand dîners, une bonne cuisinière est chose fort précieuse, c'est un trésor qu'il faut s'attacher à tout prix.

Puis, changeant de sujet, elle se mit à raconter les mésaventures survenues avec l'ancienne gouvernante.

Elle l'avait renvoyée parce qu'elle lui avait dérobé un bijou — Oh ! sans grande valeur ! — Mais, tout de même, cela méritait des sanctions car comme dit le proverbe : « Qui vole un œuf, bientôt volera un bœuf ! — Ensuite tandis qu'elle promenait les petites, elle retrouvait chaque jour un jeune homme, un pseudo fiancé, et au lieu de les surveiller, elle ne s'occupait que du garçon. C'était les enfants qui avaient parlé.

Et elle continuait, volubile et sèche, d'étaler ses griefs contre son ancienne employée.

Puis elle interrogea la jeune fille sur ses aptitudes, demandant sur sa famille de plus amples détails.

Tout en répondant à ses questions, Irène, sans en avoir trop l'air examinait sa nouvelle patronne.

Elle remarqua qu'elle eut pu passer pour très belle sans cet air impératif et orgueilleux, mais trop de fards, les cils trop noirs et trop lourds, les paupières trop bleues, les cheveux trop roux.

Enfin, elle arrêta son bavardage, sonna, et le domestique qui avait introduit la jeune fille réapparut.

— Conduisez Mademoiselle Orselli à sa chambre, dit-elle avec autorité.

Il était un peu plus de trois heures.

— Les enfants vont bientôt rentrer pour goûter, reprit-elle, s'adressant au valet, dès qu'elles seront ici vous les amènerez à leur nouvelle gouvernante.

Sa cigarette étant à demie consumée, elle en prit une autre dans une boîte en argent, l'alluma, et s'étant de nouveau allongée sur les coussin, reprit le livre qu'à l'arrivée d'Irène elle avait laissé tomber à ses pieds.

Irène salua et suivit le valet qui la conduisit à la chambre qui lui était réservée, contiguë à celle des enfants.

C'était une chambre claire, meublée d'un lit recouvert d'une cretonne gaie et fleurie, une table de nuit, deux chaises, un fauteuil, une armoire à glace et une petite table-bureau.

Des rideaux de mousseline à volants, retenus par des rubans, laissaient passer la lumière, et des doubles-rideaux de cretonne doublés de mousseline crème, encadraient la fenêtre.

Cette chambre plut tout de suite à Irène qui se sentit soudain rassérénée.

Il faut parfois si peu pour consoler l'âme de son tourment, un air de musique très doux, un paysage voilé et tendre, une étoffe un peu soyeuse et jolie, il n'en faut pas plus pour nous réconcilier avec la vie.

Demeurée seule, la jeune fille se mit en devoir de ranger ses affaires.

Sa malle l'attendait déjà, une vieille malle en osier trouvée au grenier de la petite maison de Provence, et dans laquelle elle avait entassé

un tas d'objets, de souvenirs dont elle n'avait pas voulu se séparer. Du linge aussi, des draps de fine toile, des torchons gardés précieusement dans la haute armoire depuis des années. « Pour la petite quand elle se mariera ! » avaient coutume de dire ses parents.

Sur la table de nuit, elle posa la photographie de son père et de sa mère, ensemble et en buste. Une photographie déjà ancienne, et cependant la plus récente.

Tous ces rangements lui prirent du temps, et elle terminait à peine, qu'on vint frapper à sa porte.

C'était le valet — il se prénommaît Louis — qui vint lui dire que Madame l'attendait dans son boudoir, puis il ajouta : « Pour vous Madame sonnera trois coups. » Bien, dit la jeune fille, et elle le suivit.

Quand Irène se présenta, deux fillettes entouraient la jeune femme, l'une brune, l'autre blonde, et à part cette différence, se ressemblant beaucoup.

Elles étaient vêtues élégamment, quoique simplement, comme il sied à des enfants de cet âge.

Elles dévisagèrent la nouvelles arrivante avec un mélange de curiosité et de crainte, mais la voix douce de la jeune fille, son accent chantant, son joli sourire, les rassurèrent et elle lui tendirent spontanément la main.

La mère sembla ravie de cette subite entente, et daigna considérer Irène avec moins de morgue et un peu plus d'intérêt et de douceur.

— Je suis enchantée dit-elle, que la glace soit déjà rompue, je vois que vous ferez toutes trois

bon ménage, mais attention ! ajouta-t-elle en daignant sourire, de la fermeté ! Car Anne et Marie-Luce — ce sont les noms de ces deux chéries — ne tarderaient pas à profiter de votre faiblesse, et vous n'en pourriez alors rien faire, et je tiens à ce que ces enfants soient bien élevées !

— Anne, reprit-elle, en désignant la brune, vient d'avoir cinq ans, Marie-Luce n'en a encore que trois, toutefois, ne la considérez pas trop comme un bébé, cela n'est pas bon pour l'enfant qui prend de mauvaises habitudes. J'aimerais aussi que vous appreniez à lire à l'aînée, j'en avais déjà prié son ancienne gouvernante, mais elle avait bien d'autres choses en tête.

« Pour l'instant vous pouvez disposer, je les garde près de moi jusqu'à l'heure du dîner ; n'oubliez pas que ces enfants dînent chaque jour à sept heures, qu'elles sont couchées à huit, et qu'elles prennent leur repas seules, dans leur chambre, sous votre surveillance.

« Au déjeuner ce n'est plus la même chose, elles mangent avec les grandes personnes, vous aussi ajouta-t-elle avec quelque ironie. Pour le soir, vous mangez à la cuisine. D'ailleurs, très souvent mon mari et moi, dinons au restaurant ou chez des amis, quand nous ne tenons pas table ouverte.

Un peu étourdie — toutes ces choses étaient si nouvelles pour elle — Irène se retrouva dans sa chambre !

Elle était un peu inquiète, allait-elle pouvoir s'acquitter de sa tâche avec toute la fermeté nécessaire ? Ces enfants lui avaient semblées douces, mais l'étaient-elles toujours ?

Il lui restait deux bonnes heures avant d'entrer en service, qu'allait-elle faire ?

Eh bien, elle allait les employer à écrire à Jean-Gui, l'ami d'enfance, le sûr compagnon, le fiancé.

Il était depuis un an au Maroc, envoyé par une maison de commerce de Marseille dans laquelle il était entré quelques années auparavant.

Encore de longs mois d'attente, de longs mois d'espérances, de découragements.

Il était né dans le même village qu'Irène, enfants, ils avaient joué ensemble, puis, adolescent, il était parti avec sa mère habiter Marseille.

Son père était mort alors qu'il était tout jeune. Mais il n'avait pas oublié sa petite amie d'enfance, et très souvent il revenait la voir.

Ils avaient échangé des promesses de fiançailles, il lui avait même offert une petite bague d'or qu'elle ne quittait plus. Les parents qui se connaissaient depuis longtemps, approuvaient ce mariage, et si la situation le permettait, il serait célébré dès le retour de Jean-Gui.

Hélas ! Le sort semblait vouloir en décider autrement. Le jeune homme qui pensait être envoyé là-bas seulement pour quelques mois, avait été contraint de signer un engagement de plus de trois années, et comme s'il n'y avait pas déjà assez de distance entre les amoureux, voilà qu'Irène était plus loin encore, dans ce Paris brumeux et froid.

De plus il avait perdu sa mère quelques semaines avant son départ.

Trois coups de sonnette vinrent soudain tirer

Irène de ses occupations, il était l'heure d'entrer en fonctions, elle n'allait plus être Irène, la jeune fiancée, mais Mademoiselle Orselli, une jeune fille vêtue de noir, compassée et digne.

Elle lissa ses magnifiques cheveux, tira sur sa robe, vérifia sur toutes les coutures si rien ne clochait, et quitta la pièce.

CHAPITRE III

Dans la grande salle à manger aux meubles clairs et modernes (celle de tous les jours, car il y en avait une autre, immense celle-là, meublée comme une salle à manger de roi et réservée aux réceptions), Irène se trouvait entre les deux petits. Elle avait fort à faire, couper la viande, reprendre une attitude, imposer silence à leur bavardage enfantin, elle mangeait à peine, trop absorbée.

Un grand jeune homme qu'elle n'avait pas vu la veille, ayant été confinée dans la cuisine, était aussi à table, entre Monsieur et Madame.

Un grand jeune homme, mince et pâle, à l'air ennuyé et triste. Il mangeait silencieusement, levant seulement de temps en temps la tête pour regarder Irène qu'il semblait dévisager avec intérêt et curiosité.

Génée, la jeune fille évitait de le regarder, s'occupant davantage des enfants.

Le père, agent de change, grand gaillard vigoureux d'une cinquantaine d'années, le visage glabre et américanisé, les cheveux coupés en brosse, mangeait vite, en contant à sa femme, entre deux bouchées, laquelle l'écoutait d'une oreille distraite, les vagues potins de la matinée.

Celle-ci, vêtue d'une robe de crêpe rouille, en tonalité avec ses cheveux, trônait, indifférente à tout ce qui l'entourait. Elle mangeait du bout des dents, soucieuse sans doute de conserver sa ligne.

Mince et de taille moyenne, elle pouvait avoir trente ans.

Qui pouvait bien être le jeune homme assis à sa droite, aux côtés de son mari ?

Un frère peut-être, mais beaucoup plus jeune qu'elle, car à ce dernier, Irène ne donnait guère plus de dix-huit ans.

A moins que ce ne soit son beau-fils ? Car pour accuser tant de différence d'âge avec sa femme, l'agent de change devait être veuf et avait dû se remarier.

La veille, elle avait fait la connaissance de la cuisinière, — la perle rare ! — une grosse femme moustachue, à mine de gendarme, renfrognée et rébarbative. Bonne femme, au fond, mais d'abord plutôt rude.

Puis elle s'était retrouvée dans la chambre tendue de cretonne claire, dans le lit étroit elle avait dormi tout d'un trait, jusqu'au matin, d'un sommeil sans rêve qui l'avait reposée.

Puis, ç'avait été le lever des enfants, leur toilette, leur petit déjeuner, toutes choses rituelles accomplies à heures fixes.

Irène remplissait sa tâche avec plaisir, elle

avait toujours aimé les enfants, surtout les petites filles, et Anne et Marie-Luce étaient vraiment mignonnes.

Cette après-midi, elle irait les promener au parc Monceau, dont on voyait, de la fenêtre de la salle à manger, les belles frondaisons.

On était à la mi-avril, mais cependant les journées demeuraient fraîches, un soleil avare dispensait de pâles rayons.

Quelle différence avec les printemps de Provence, lumineux et chauds !

Assise sur un banc, la jeune fille regardait s'ébattre les enfants qui avaient emporté une pelle et un seau, ainsi qu'un ballon qu'elles se jetaient de l'une à l'autre.

Beaucoup de nurses, dans ce parc aristocratique, brodaient ou lisaient.

Irène avait admiré les belles statues, le bassin bordé de colonnes et jonché de feuilles. Ce coin mélancolique l'avait charmée, mais toute sa pensée cependant, errait là-bas, vers le petit village éclatant, tapis au creux de la colline, vers le cher jardin abandonné...

Puis, son esprit porté plus loin encore, elle imaginait le ciel brûlant sous lequel vivait son bien-aimé... Jean-Gui... murmurait-elle tout bas et les yeux fermés, Jean-Gui... et elle songeait au temps, encore loin hélas ! où ils seraient réunis.

Elle faisait de beaux rêves. Elle se représentait une petite maison dans la banlieue Marseillaise, un petit jardin tranquille, plein de fruits et de fleurs, elle se voyait près du jeune homme, l'attendant les soirs d'été près de la barrière entr'ouverte, ou l'hiver, dans une salle à man-

ger rustique et simple, cousant auprès d'un bon feu. Auprès d'elle, joueraient les enfants, un garçonnet et une fillette (Alain et Monique) et tous quatre seraient très heureux.

Puis elle revint à la réalité, sa manche tirée brusquement par Marie-Luce qui voulait absolument savoir pourquoi elle était venue les garder, elle et sa sœur. Elle la harcelait de questions, ayant toujours quelque nouvelle demande à formuler, chaque réponse posant un problème nouveau, difficile à résoudre pour cette petite tête.

Chaque jour à déjeuner maintenant, elle se retrouvait en face du jeune homme, toujours aussi silencieux et taciturne, mais il ne la regardait plus comme autrefois, en face et sans contrainte — peut-être craignait-il d'indisposer son père par cette longue insistance? — Seulement, à la dérobée, il lui jetait de furtifs coups d'œil, et Irène, sentant peser sur elle ce regard, baisait la tête, affectant l'indifférence.

Par les potins de l'office, inévitables, elle avait appris son identité.

Gilles, dix-huit ans, étudiant. Il préparait son droit, se destinant à la carrière d'avocat. Fils unique d'un premier mariage du banquier, veuf depuis dix ans, et remarié depuis huit ans avec une femme de vingt ans plus jeune que lui. Très grosse fortune, mais l'argent filant aussi vite de la maison qu'il y était entré.

Jolie, certainement, cette Arlette, ancienne élève du conservatoire — classe de chant — mais n'étant jamais montée sur les planches, enlevée prématurément à la Gloire par son businessmann de mari.

Sans un sou, bien entendu. Au demeurant, bonne fille, pas embêtante du tout, ne mettant le nez nulle part, bien trop occupée par ses toilettes, ses réceptions et ses lectures. La voix autoritaire, mais ce n'était qu'une apparence, uniquement pour faire illusion.

Les deux petites filles ? Deux amours, pas davantage. Quant au grand bêtet de Gilles, leur demi-frère, un type qui ne ferait jamais rien dans la vie, raté d'avance, ça se voyait sur sa figure.

Heureusement pour lui qu'il était le fils de son père ! Et que l'argent lui tomberait dans les bras, prêt à être dépensé ! Sans cela ! Un songe-creux, un crève-la-faim !

Ah ! Monsieur Nortemps ! — Jérôme — un as celui-là, un homme qui s'y connaissait en affaires et qui savait faire doubler l'argent. Bien sûr ! Il avait eu les moyens d'arriver, son père déjà était riche, mais que son fils vienne à lui succéder — il n'entendait rien aux affaires — et la maison ne tarderait pas à tomber.

Irène écoutait tout cela silencieusement, tirant elle-même ses conclusions, et faisant la part de jalousie et de médisance.

Cette vie nouvelle lui plaisait, entre ces gens trop occupés d'eux-mêmes, trop absorbés par leurs obligations mondaines, elle vivait tranquille.

D'un lointain aïeul, né dans l'Île de beauté, elle tenait ce teint pâle, ces yeux bleu foncé qui contrastaient étrangement avec sa chevelure épaisse et brune.

Elle était assez grande, élancée, pleine de dis-

tion, renforcée encore par la simple robe noire à col blanc immaculé.

Aucun bijou, ni collier, ni broche, seulement la mince bague d'or, cadeau du lointain fiancé.

A première vue, Arlette Nortemps l'avait trouvée beaucoup trop jolie, craignant la tentation pour son beau-fils, encore un gamin et bien capable de folies. Mais devant le maintien réservé et la gravité de la jeune fille, elle s'était rassurée. Cette petite n'était certainement pas une intrigante et saurait se tenir à sa place.

D'ailleurs, si elle avait su l'existence de Jean-Gui, elle ne se serait pas le moins du monde tourmentée. Chaque semaine ils s'écrivaient des lettres tendres, pleines d'espérance et de promesses. Elle lui contait par le détail sa vie chez les Nortemps, faisant un portrait ressemblant de chaque personnage, pleine de verve et de malice.

Au début, il s'était montré inquiet de ce départ pour la grande ville. Sa petite Irène, transplantée subitement dans ce milieu nouveau pour elle, plein de tentations et peut-être de pièges ! N'allait-elle pas changer ? L'aimer moins ?

Et puis ce Gilles qu'elle lui décrivait avec tant de soin et de complaisance, lui portait ombre. Là-bas, dans ce pays sauvage et brûlé, il en devenait jaloux. Il se représentait Irène lui souriant de tout son visage en fleurs.

Pourtant, chaque lettre le rassurait davantage. Non, il n'avait pas perdu sa petite fiancée, sa douce amie d'enfance, il retrouvait son cœur à chaque page, à chaque ligne. Elle ne pensait qu'à lui, à leur futur bonheur, n'ayant qu'une hâte, le revoir au plus tôt.

Tout de même, lui aussi avait hâte de les voir finir, ces longs mois de solitude, de séparation forcée.

Après l'expiration du contrat, il reviendrait dans sa Provence lumineuse et chérie et tous deux couleraient alors d'heureux jours.

Lettre d'Irène à Jean-Gui.

« Mon Jean-Gui très chéri,

« Aujourd'hui, je te parlerai peu de ma vie
« ici, et des êtres qui m'entourent, mais de
« nous, de notre amour.

« Je t'imagine mal sous ton ciel de feu, aussi
« mal que tu peux m'imaginer dans cette ville
« brumeuse et brillante.

« Je viens de coucher les enfants et ma jour-
« née s'achève ici.

« J'ai expédié mon dîner, prétextant une
« atroce migraine pour échapper à Léontine, la
« cuisinière, dont à défaut de la beauté et de
« l'humeur enjouée, je t'ai vanté les talents in-
« contestables de cordon bleu, et maintenant, je
« redeviens Irène, ton Irène, libre d'être elle-
« même, de se retrouver, de se réfugier près de
« toi, mon chéri.

« Te souviens-tu les jeux du soleil sur la col-
« line ? Et les attelages des bœufs roux, lents
« et lourds rentrant par les sentes à la nuit tom-
« bante ? Et les chansons de nos bergers, et les
« chèvres agiles aux sonnailles argentines ! Et
« la fête du village à chaque printemps !

« Te souviens-tu ma robe blanche de l'autre
« année ? Tu l'aimais tant ! Et comme gai-
« ment, amoureuxment pressés l'un contre

« l'autre, nous dansions au son des tambou-
« rins, des violons et des fifres.

« Ici, dans les grands salons, les gens dan-
« sent au son de la radio, avec des airs d'ennui
« et d'indifférence.

« J'imagine mal leur vie sentimentale, elle me
« semble à l'image de ces étangs pâles, dor-
« mants et sans vie.

« Comment d'ailleurs, pourrait-on aimer ar-
« demment comme chez nous, profondément et
« sans retour ? La vie ici est si mesquine, bor-
« née à de si petites choses !

« Les gens sont trop occupés à courir après
« l'argent qui leur dispense des plaisirs dont fe-
« raient fi nos Provençaux. Ils n'ont pas le
« temps de contempler le ciel, et encore moins
« le fond de leur cœur.

« Adieu, mon chéri, embrasse tendrement
« ton Irène qui se serre, toute petite, contre
« toi.

Irène. »

CHAPITRE IV

Les jours passaient, on était au commencement de l'été. Les premiers jours d'août on allait partir pour une plage Bretonne.

Deux mois de mer, deux mois de détente, de repos absolu, loin des bruits de la ville, des tracasseries quotidiennes, loin des plaisirs aussi.

Il fallait cela à Arlette pour se refaire, rétablir une santé presque compromise par trop de veilles et trop de bons dîners.

M. Nortemps, lui, ne se reposerait qu'un mois, ses affaires, toujours urgentes, le tenant constamment sur la brèche, ne lui permettaient pas un plus long repos.

Irène allait les accompagner, ainsi que la cuisinière et Louis qui remplissait également les fonctions de chauffeur.

Chaque année, ils louaient une villa, toujours la même, car une fois pour toutes, ils avaient adopté ce coin et y demeuraient fidèles.

Ils partirent donc un beau matin, dans la grande voiture noire, Louis au volant. Il faisait

une chaleur accablante, l'orage était dans l'air, inévitable.

Dans la conduite intérieure on étouffait littéralement. Les enfants étaient grognons, Gilles semblait maussade, Arlette, nerveuse et irritable, se fâchait et criait pour un rien. Jérôme aussi était à cran.

On n'eut vraiment pas dit que ces gens paraissent pour leur plaisir, pour une longue période de vacances et de repos, mais bien pour une corvée inévitable.

Il n'y avait vraiment que le valet et Irène qui conservaient leur calme et leur bonne humeur, quant à Léontine, comme à son habitude, toujours aussi renfrognée. Ses maîtres n'y faisaient plus attention, depuis le temps qu'elle était à leur service ils en avaient pris l'habitude, d'ailleurs, cet air maussade s'était si bien adapté à sa physionomie, qu'un sourire, semblait-il, l'eut défigurée et on ne l'aurait pas reconnue.

Ils arrivèrent dans l'après-midi. En hâte, on organisa un repas sommaire avec les vivres apportés, car pour ne pas perdre de temps et être plus vite arrivés, on n'avait rien pris en cours de route, seulement un repas substantiel avant d'embarquer, et c'était peut-être cela, la cause de mauvaise humeur générale.

Devant les fenêtres de la villa, la mer étalait ses flots verts et changeants, ou gris, couleur d'orange. Un sable fin et doré invitait aux longues siestes, aux poses paresseuses, aux dolentes rêveries.

L'orage avait passé, entraîné plus loin, sur les nuées. Par les fenêtres ouvertes, entraient un air salin, vivifiant et rude que buvaient avec délice

toutes ses poitrines longtemps comprimées et intoxicées.

Irène était séduite par ce pays nouveau pour elle, elle aspirait, peut-être avec plus d'ardeur que les autres, cet air naturel et iodé.

Certes, la mer était moins bleue que celle de son pays, le ciel était moins pur, moins éclatant aussi, il n'y avait pas autour d'elle cette végétation luxuriante aux coloris ardents, ni cyprès, ni oliviers, mais tout de même c'était la nature, ce n'étaient plus ces hautes maisons, cet air enfumé et étouffant des villes, devant les yeux c'était l'immensité, l'eau et le ciel qui semblaient se rejoindre et se toucher.

Le soir, dans sa chambre, au premier étage, elle rêva longtemps, accoudée à la fenêtre.. Une brise fraîche soufflait, toute parfumée d'algues et de sel. Des petites lumières brillaient sur la côte, s'éteignant l'une après l'autre, la mer battait la grève avec un bruit violent et doux. Elle se sentait joyeuse et ivre de toute cette nature, de tout cet air qu'elle respirait, visage et lèvres tendus, de cette nuit inspiratrice de beaux rêves et dans son cœur habita soudain un bonheur très doux. Tout lui sembla subitement facile. Le découragement qu'elle ressentait souvent depuis qu'elle était à Paris, la quittait, comme un manteau détaché des épaules. Pourtant, son bonheur n'était pas complet, Jean-Gui était loin d'elle, mais elle n'était plus triste, elle le sentait si près ce soir !

Sa lettre, reçue le matin même, avant le départ, était tout contre son cœur, comme une amulette bienfaisante, un sûr remède contre l'ennui et les sortilèges.

Ce soir là, elle se coucha radieuse, mais ne put cependant trouver le sommeil.

Joie de courir sur le sable blond, les pieds nus dans des espadrilles, vêtue de lainages légers.

Joie de s'enfoncer dans l'eau salée et tiède, le corps libre sous le maillot.

Joie de rêver, allongée sur le sable, les yeux à demi-fermés.

Sur cette plage, parmi tous ces gens en short, en pyjama bariolé, dans cette lumière un peu fondue, Irène se croyait devenue parfois une autre femme. N'était-elle pas riche, elle aussi ? Qui sait ? N'était-elle pas la fille d'un banquier, venue passer ses vacances sur cette plage aristocratique ? Parfois elle se prenait à douter de la réalité. Les enfants lui donnaient peu de travail, jouant gentiment à ses côtés, à construire des châteaux de sable.

Elle se baignait le matin, un peu avant midi. C'était Arlette qui lui avait fixé cette heure, tandis que les enfants jouaient dans le jardin, et l'après-midi, assise sur un pliant, elle lisait ou tricotait des chandails pour les petites.

Gilles était excellent nageur, et souvent quand la mer était belle, il prenait son canoé et s'en allait en suivant la côte.

Ou bien, vêtu d'un simple maillot il faisait le lézard sur la plage, non loin de la jeune fille, semblant prendre plaisir à se tenir près d'elle, cherchant à lui parler.

Oh ! bien sûr, des petites phrases insignifiantes, puériles, vanter par exemple la beauté de la mer, la douceur du ciel. Des petites phra-

ses toujours vides de sens, uniquement pour le plaisir d'entendre la voix chantante de la jeune fille, de voir ses yeux profonds et limpides se lever sur lui.

Irène qui se méfiait — elle ne savait pourquoi — redoutant une déclaration, répondait froidement, sans sourire.

Ce jeune homme l'inquiétait, dès le premier jour ne lui avait-il pas semblé suspect ? Dans les regards qu'il posait sur elle, elle croyait lire une ardeur qui n'était pas celle de l'indifférence, il lui parlait aussi avec trop de déférence, on n'eut vraiment pas dit qu'elle était l'employée de ses parents. Tout cela l'effrayait un peu. Elle tenait à sa place, du moins jusqu'au retour de Jean-Gui.

Un jour qu'elle lisait ainsi sur la plage, les Nortemps — Monsieur et Madame — étant allés dans un pays voisin où se donnait une fête, avec leurs deux petites filles, car il y avait un concours d'enfants parés de costumes fleuris, Gilles, qui avait prétexté une excursion avec un ami nouvellement rencontré sur la plage, apparut soudain auprès d'elle.

Il avait revêtu un ample pantalon de flanelle grise, un sweter de laine court couvrait son buste, découvrant jusqu'aux épaules ses bras minces.

Tête nue, ses cheveux blonds que l'air de la mer décoloraient, flottaient au vent venu du large. En approchant de la jeune fille, il esquissa un sourire timide.

Et comme elle semblait étonnée de le voir auprès d'elle, n'osant toutefois l'interroger :

— Oui, dit-il, d'un ton qui sentait le men-

songe, je me sentais un peu fatigué, et j'ai trouvé plus doux de m'étendre sur mon lit après déjeuner, l'excursion se fera un autre jour !

Puis il s'était étendu à terre, aux pieds d'Irène. Elle feignait de continuer de lire, mais en réalité, elle ne comprenait pas un mot de sa lecture, elle ne pensait qu'au moyen de rompre ce tête à tête. Rentrer à la villa ? Certainement il allait la suivre, il n'y avait que la cuisinière, sans doute occupée à ses fourneaux et qui ne voudrait pas d'elle dans sa cuisine.

Elle prit donc le parti de rester et par politesse pour marquer la déférence qu'elle devait au fils de ses maîtres, afin qu'il ne s'égarât point, elle ferma son livre et les yeux vers la mer attendit.

Mais en refermant les pages, une lettre était tombée à terre, une lettre de Jean-Gui, elle ne s'en était pas aperçue dans son trouble, ce fut le jeune homme qui la lui tendit.

— Tiens, s'écria-t-il en jetant les yeux sur l'enveloppe, vous vous appelez Irène !

Vivement elle lui avait pris la lettre des mains ne pouvant s'empêcher de rougir et de paraître émue. Enhardi, se méprenant sur le trouble de la jeune fille, il ajouta :

— Irène ! Quel joli nom, cela rime avec Sirène !

Comme elle ne disait rien, il essaya de renouer la conversation :

— Quel livre lisiez-vous ? Je parierai que ce sont des vers, vous devez les aimer.

— Vous ne pensiez peut-être pas si bien dire, répondit la jeune fille, ce sont en effet les

méditations .Lamartine est, avec Mistral, mon poète préféré.

Le jeune homme sembla rêver un moment, et soudain, tourné vers la jeune fille, il se mit à réciter d'une voix contenue, dans la langue du poète, le poème de Magali :

— *O Magali, ma tant amado,
Mete la testo au fenestroun !*

N'était-ce pas la déclaration attendue et tant redoutée ? Tout au moins ce n'était pas banal. Ces Parisiens tout de même ! Qui l'eut cru ? Ce jeune homme élevé et grandi sous le ciel de la grande ville, vous récitait cela avec l'accent et l'ardeur d'un pur Provençal.

En définitive, Irène prit le parti de rire :

— Bravo, Monsieur Gilles ! dit-elle, bravo et merci. Vous m'avez donné l'illusion d'être encore dans mon pays, sous mon chaud soleil, écoutant, à l'ombre d'un Micocoulier, la voix d'un jeune pâtre épris de poésie.

Il sembla décontenancé par le rire de la jeune fille et se tut, soudain songeur.

Il n'était pas mal ce jeune homme, les traits fins et réguliers, quoique trop pâle, trop mince aussi.

Un grand air de tristesse semblait toujours flotter sur ses traits, tout à coup si apparent qu'Irène en fut frappée.

Elle osa le regarder. Si différent de son père dont il n'avait ni la force ni le visage. Il devait ressembler à sa mère, morte jeune, tuberculeuse disaient les domestiques.

Pauvre petit pensa-t-elle, peut-être est-il aus-

si condamné ? Et elle s'en voulut de son ironie et de son rire, elle chercha à se rattraper.

— Cela ne vous tentait pas d'aller avec vos parents ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules :

— Oh ! moi, ces sortes de fêtes me laissent totalement indifférent, d'ailleurs, je suis un sauvage, vous ne vous en êtes pas aperçue ?

Elle sourit malgré elle.

— Un peu peut-être. Mais je vous approuve, on est si bien parfois, réfugié en soi comme dans une tour, un sûr asile que nul ne peut violer.

— Oui, dit-il incrédule, car il se rappelait son rire.

— Mais oui, répondit-elle, cela vous étonne ?

— Non, pas du tout. Au fond, j'ai toujours pensé que vous deviez être une jeune fille très romanesque, très poétique, et j'ai même remarqué — car je vous observe ! — que souvent vous sembliez réfugiée dans l'édifice dont vous parlez.

— Ah oui ! Cela m'arrive en effet, ce qui est impardonnable de la part d'une gouvernante !

— Vous ne semblez pas faite pour ce métier reprit Gilles, en se soulevant sur un coude, je vous verrai davantage assise devant un métier à tapisser, brodant par exemple les aventures d'Ulysse, coiffée à l'antique, avec votre visage de madone brune, et guettant, par la haute fenêtre, le retour de votre seigneur.

— Oh ! Mais, vous êtes poète ! s'écria Irène, décidément mise en verve, malheureusement, je ne suis pas une noble dame et n'ai pas

les loisirs de me livrer à des passe-temps aussi charmants et futiles.

— C'est dommage, car je suis persuadé que ce rôle vous irait comme un gant.

— Je n'en suis pas si sûre que vous ! répondit la jeune fille un peu froidement.

Puis elle se leva, ferma son pliant. Excusez-moi dit-elle, mais l'air fraichit, j'ai peur de prendre mal et préfère rentrer.

Il n'allait pas la suivre au moins ? Et continuer son dangereux badinage ?

Mais il demeura sur le sable, allongé..

CHAPITRE V

Très souvent maintenant, les deux jeunes gens se retrouvaient sur la plage. Certainement il n'y avait aucune préméditation de la part d'Irène, par exemple, l'on aurait pu en dire autant de Gilles.

Seulement, il évitait ces tête à tête en présence de sa belle-mère, semblant même alors fuir et dédaigner la jeune fille qui s'amusait de ce changement.

Tout son cœur demeurerait à Jean-Gui, Gilles n'était pour elle qu'un camarade agréable, un gentil gamin un peu triste et par cela même attachant.

Un jour, fixant sur elle ses yeux pâles, il lui avait conté son enfance mélancolique, presque abandonnée.

Sa belle-mère, trop jeune alors pour le traiter en fils, l'avait heurté dès le premier jour, et d'ailleurs, l'eut-elle traité autrement, il n'aurait pu oublier sa mère.

— Moi non plus, je n'ai plus la mienne, dit tristement Irène, je l'ai perdue alors que j'étais bien jeune aussi, seulement, mon père ne s'est pas remarié — à cause de moi — pauvre papa !

En disant ces derniers mots, ses yeux s'étaient emplis de larmes. Le jeune homme en parut bouleversé, il retint avec peine un geste de tendresse.

— Alors, vous êtes seule au monde ? dit-il avec compassion.

— Presque, répondit la jeune fille qui s'était ressaisie.

— Presque ? Ah ! oui, vos frères, vos sœurs sans doute ?

— Pas précisément, dit Irène qui soudain se tut.

Allait-elle parler de Jean-Gui ? De leurs fiançailles, de leurs projets ? Cela vaudrait peut-être mieux, sachant son cœur à un autre, il ne l'importunerait plus de ses soupirs et de ses regards chargés de passion !

Pourtant elle hésitait, peut-être ne lui parlerait-il plus après ? Et ces courts instants d'intimité amicale lui étaient doux, c'était un compagnon agréable, un bon camarade.

Cependant, elle prit le parti le meilleur, celui de lui parler de son fiancé, comme cela il n'y aurait plus entre eux aucune gêne, aucun mal-

entendu, et peut-être, s'était-elle trompée ?

Qui sait si ce n'était pas elle, la sotte, qui avait pris l'amabilité du jeune homme pour un autre sentiment ? Justement, elle serait fixée.

D'un ton plus grave qu'elle n'eut voulu, elle dit soudain :

— J'ai dit « presque », et marqua aussitôt un temps d'arrêt, hésitante.

Il avait de nouveau levé les yeux vers elle et tout son visage interrogeait.

Elle reprit à voix plus lente :

— J'ai dit presque, parce que je ne suis pas tout à fait seule, et elle lâcha très vite : « Je suis fiancée ! »

Était-ce le jour qui déclinait soudain, était-ce une illusion ? Mais une furtive pâleur parut envahir le visage du jeune homme qui demeurerait muet, les yeux fixés au sol, faisant avec l'index, d'un geste machinal, de longues arabesques sur le sable.

Enfin, au bout d'un long temps, il dit d'une voix un peu changée qu'il s'efforçait cependant de raffermir :

— J'aurai dû m'en douter, jolie comme vous êtes. Et que fait donc cet heureux jeune homme qui commet l'imprudence de laisser sa fiancée seule, chez des inconnus ?

— Il est actuellement au Maroc, envoyé par une grosse maison de Marseille qui vient d'y ouvrir une succursale...

— Il en a de la chance, répartit Gilles, de connaître ces beaux pays ensoleillés, ces terres brûlantes !

— Mais qui vous empêche de les connaître, avec votre fortune ? Il me semble...

— Avec ma fortune comme vous dites, oui. Avec ma santé, non.

« Regardez-moi, reprit-il, me trouvez-vous semblable à tous ces beaux athlètes qui s'ébattent sur la plage ? Voyez tous ces corps brunis, nerveux, solides, et comparez-moi à côté, regardez ces chairs pâles, (il frappa sur ses bras) cette minceur ! D'ailleurs, je sais bien que ma vie est comptée, je ne profiterai pas de mes rentes, allez ! Aussi, je me demande pourquoi papa persiste à me faire continuer mon droit, c'est pour se faire illusion sans doute ? Parce que lui, dont le savoir se borne aux chiffres, serait fier d'avoir un fils avocat ; à lui les chiffres, à moi les phrases ! Avocat ! pauvre homme ! Avant de défendre la cause des autres, j'aurai d'abord à défendre la mienne.

« J'aurai à dire mon enfance sevrée de bonheur, de tendresse ! Des jouets ? bien sûr, j'en ai eu, des trop beaux même, pour m'amuser ! J'aurai à dire ma jeunesse rétrécie, comprimée, étouffée, sous l'apparence la plus enviable, la plus trompeuse aussi.

— Que voulez-vous dire ? demanda Irène, vous n'êtes pas heureux ? N'êtes-vous pas libre, jeune et riche ?

— Jeune oui, quoique, je vous le répète, je n'ai pas de santé ! Heureux ? Non, et à cette question, je n'ai pas le droit de donner une plus ample réponse, ne sachant pas bien moi-même pourquoi je ne suis pas heureux. Libre et riche ? C'est surtout mon père qui l'est pour moi, d'ailleurs, mère se charge de dilapider l'héritage. Pour ce qui est de la liberté...

Il n'acheva pas sa phrase et resta silencieux.

Il baissait la tête, Irène voyait son profil régulier mais un peu flou, sa bouche formait une moue puérile d'enfant prêt aux larmes.

« Un gosse, pensa-t-elle, en le voyant ainsi, un vrai gosse ! Et à cette minute, elle regretta qu'il ne fut pas son frère afin de le consoler, de le bercer, la tête sur son épaule.

Elle pensa encore :

« Cela lui passera lorsqu'il aura vécu, lorsqu'il aura aimé. Pour l'instant, c'est encore un enfant.

Peut-être comprit-il ses pensées ? Peut-être comprit-il qu'à cette minute elle lui serait secourable, propice et bonne ?

Il tourna soudain vers elle un visage tourmenté :

— Voyez-vous, ce qui me manque sans doute, c'est une mère, une sœur, une présence féminine compréhensive et douce, peut-être une fiancée !

« Une fiancée bonne et tendre comme vous, Irène...

Il appuya longuement sur le nom, semblant éprouver une douceur infinie à le prononcer.

La jeune fille ne put réprimer un mouvement d'irritation et d'ennui, elle le rappela à l'ordre.

— Monsieur ! Ne m'appelez plus ainsi, je vous en prie ! N'oubliez pas que votre belle-mère vous surveille, n'oubliez pas non plus que je suis une jeune fille pauvre, sans famille, qui a besoin de gagner sa vie...

— Pardonnez-moi, mademoiselle Orselli, je n'ai pas voulu vous blesser, encore moins vous fâcher. Mais vous aurez beau faire, vous ne m'empêcherez pas de vous trouver jolie, sinon

de vous le dire, du moins de le penser. Me permettez-vous de venir bavarder de temps en temps avec vous ? Vous êtes une jeune fille si différente de ces sottes poupées vêtues de shorts étriqués comme leur cervelle et qui n'ont dans la bouche que performances, thés et danses nouvelles ! Elles me font peur, ces jeunes filles, voyez-vous, elles n'ont pas votre charme, votre intelligence et votre douceur. Le voulez-vous, Ir... mademoiselle Orselli ? Dites-moi que vous n'êtes plus fâchée ?

Elle tendit la main au jeune homme :

— Je veux bien, dit-elle, mais à une condition, c'est que nous ne parlerons plus que de choses très sérieuses, c'est entendu ?

— C'est entendu !

Et elle le vit s'éloigner du côté des rochers, son grand corps un peu penché en avant, les épaules légèrement voûtées.

Oh ! certes, cela ne tirait pas à conséquence ! Ce grand enfant voulait jouer à l'homme sans doute, et n'ayant pas d'autre sujet, s'essayait sur la gouvernante de ses sœurs.

Un de ces jours, il rencontrerait une jeune fille dont il s'éprendrait et oublierait alors Irène, « La Madone brune », comme il l'avait appelée.

Pour distraire sa pensée et se retrouver, car tour de même cette scène l'avait un peu émue, elle tira de son sac la dernière lettre de son fiancé.

C'était, comme à l'habitude, une lettre douce, confiante, pleine d'espoir en l'avenir, entremêlée de mots puérils et tendres, d'appellations gentilles. Il appelait Irène « sa petite », son

« bouquet provençal », « sa cigale triste », l'adjuvant d'avoir du courage, d'attendre avec confiance son retour.

Chaque mot était un baume pour la jeune fille, un miel cicatrisant qui effaçait son chagrin, son ennui, l'emportait bien loin là-bas, sur les vagues.

Tout de même, elle s'ennuyait moins ici qu'à Paris, elle prenait même son mal en patience, s'attachant aussi chaque jour aux petites. Aimant ce métier qui lui apprenait celui de future maman, lorsque plus tard elle bercerait dans ses bras ses enfants à elle, les enfants de Jean-Gui...

Oui, le mieux était vraiment d'attendre en patience et avec calme, qu'eût servi d'ailleurs de récriminer et de se lamenter ?

Goûter la beauté de la mer, la tiédeur du climat, savourer chaque minute présente dans ce qu'elle a de plus agréable, de plus fugitif aussi, accepter sans révolte intérieure, sans impatience visible, les sautes fréquentes d'humeur et les récriminations de Mme Nortemps, même dans ce qu'elles avaient d'injustifié. Accepter les compliments de M. Nortemps avec un plaisir simulé, les déclarations romantiques de Gilles, les plaisanteries parfois déplacées et d'un goût douteux de Louis, le valet de chambre, la mauvaise humeur de Léontine, les espiègleries et les caprices des fillettes, le tout d'un cœur serein, en pensant, pour se donner du courage, qu'au bout serait la récompense.

C'était vraiment la conduite la plus sage, et quand une injustice avait été commise, eh bien, elle s'épanchait près de Jean-Gui, elle vidait

son cœur, sûre de trouver en lui un écho, un refuge où cacher son âme endolorie.

CHAPITRE VI

Les vacances touchaient à leur fin ; depuis quinze jours, M. Nortemps avait regagné Paris, encore deux semaines, deux semaines de vie libre, aérée, vivifiante, et ce serait le retour.

Comme l'appartement lui semblerait morne alors, l'atmosphère étouffante, la ville grise, après ces jours heureux de détente et de presque liberté !

Elle allait regretter davantage encore sa chère Provence, impatiente de la retrouver, ainsi que son amour...

Pour les Nortemps, ce serait l'ère des fêtes, des longues soirées dansantes. Pour Gilles, ce serait la rentrée, le travail, l'étude, si pénible à son grand corps indolent, à son cœur troublé.

Depuis quelques jours, il semblait fuir la jeune fille, ne prenant plus plaisir à s'étendre près d'elle sur le sable, passant presque tous ses loisirs dans sa chambre, à lire, ou dans le jardin, étendu sur un transatlantique, nonchalant et rêveur, les yeux perdus vers le large.

Pourtant, lorsque Irène, revenant de la plage accompagnée des deux petites, traversait l'allée, il la suivait longtemps des yeux, admirant sa démarche aisée et souple, son corps mince et onduleux.

Cette jeune fille n'était pas de son monde, n'était-elle pas un peu une domestique ? Chez ses parents, payée par eux ! Pourtant, tout en elle était distinction et charme. Peut-être, cela tenait-il uniquement à sa douceur, à sa voix chantante comme une source, à la pureté et à la joliesse de ses traits ?

De toutes les jeunes filles déjà rencontrées, sœurs de camarades, filles d'amis de ses parents, aucune ne l'avait impressionné comme cette Irène, aucune ne lui avait donné à son approche, de ces subites pâleurs.

Et elle était fiancée ! Elle aimait ailleurs !

Et puis, qu'est-ce que cela changerait ? Est-ce que son père lui laisserait épouser la gouvernante de ses sœurs ? Fut-elle belle à damner toute la terre !

Elle était pauvre, suprême déchéance pour Nortemps, habitué à jongler avec les millions. Il était trop jeune aussi, ses études étaient loin d'être terminées, et Irène était plus âgée que lui. Il allait avoir dix-neuf ans, et la jeune fille — il l'avait su par sa belle-mère — venait d'avoir vingt-deux ans. Mais cela ne représentait pas pour lui un obstacle, Irène n'était-elle pas toute la jeunesse, toute la beauté !

Ses cheveux, si noirs, dont les boucles encadraient si bien le pur ovale de son visage, évoquaient pour lui une forêt ténébreuse où il eut aimé se perdre sans retour. Ses yeux profonds, pleins d'une douce lumière, lui semblaient les astres seuls capables d'éclairer sa vie et de changer son ennui en bonheur. Son teint, qui semblait pétri avec les fleurs les plus précieuses et les plus rares, était à ses yeux un jardin em-

baumé où il eut aimé s'asseoir et rêver.

Des souvenirs de lecture lui revenaient, le hantant de leurs mots puérils, parfois audacieux. C'était aussi des vers qui chantaient dans sa tête, des vers qu'il appropriait à Irène, des phrases de chansons.

Il aimait cette jeune fille, il le sentait à l'émoi qui s'emparait de lui sitôt qu'il s'approchait d'elle, au battement de son cœur dès qu'on venait à prononcer son nom devant lui. Pourtant, il savait bien que cet amour n'aurait pas d'éclosion, rose arrachée à sa tige avant d'être épanouie, pure flamme montée vers le ciel et aussitôt éteinte.

La veille du grand départ, le soir après dîner, il errait dans le jardin, insouciant du vent froid qui courbait ses épaules sous le pull-over léger. Il était triste, et comme Irène, quitter cette nature radieuse aux beaux mois d'été, le laissait mélancolique.

Il songeait aux camarades qu'il allait retrouver, jeunes gens bruyants dont il fuyait la compagnie, aux longues heures d'études fastidieuses, aux professeurs ennuyeux. Avec une appréhension plus grande encore, il songeait aussi aux réceptions de sa belle-mère, où, la plupart du temps, il lui faudrait assister.

Chaque année, c'était les mêmes regrets, les mêmes tristesses aux approches du départ. Les mêmes craintes en songeant à la vie morne qu'il allait de nouveau mener.

Il en était là de ses réflexions quand soudain au premier étage une fenêtre s'ouvrit, en même temps un visage apparut, jeune et gracieux,

que le jeune homme connaissait bien, celui d'Irène.

Elle avait ouvert la fenêtre afin de tirer les persiennes, mais avant de se retirer tout à fait dans l'ombre et le sommeil, l'abandon et la nuit, elle demeura un instant appuyée à la barre d'appui, admirant une dernière fois la douceur de la nuit pleine d'étoiles, respirant l'air vivifiant et âpre.

Elle soupira en pensant que demain elle quitterait ce pays, et que le soir ne la trouverait plus à cette fenêtre écoutant le doux bruit des vagues. Elle n'avait pas aperçu le jeune homme, tache sombre dans le jardin plein de nuit. D'ailleurs, il retenait son souffle, attentif à ne pas trahir sa présence.

Courbé, à l'abri d'un arbuste, il regardait avidement la jeune fille que la nuit embellissait encore, appréhendant l'instant où elle disparaîtrait derrière les volets tirés.

Soudain, un frisson le parcourut, et il ne put retenir une toux légère, la jeune fille avait tressailli, et ayant penché la tête, en bas, vers les massifs pleins de ténèbres, elle aperçu ou plutôt devina le jeune homme.

Qui cela pouvait-il bien être d'ailleurs, sinon lui ? Madame Nortemps était partie en auto avec le chauffeur, les petites filles dormaient dans la chambre voisine, la cuisinière aussi était depuis longtemps couchée, nulle lumière, nul bruit dans la maison.

Elle se pencha davantage, cherchant à voir le jeune homme toujours immobile.

— C'est vous Monsieur Gilles ? demanda-t-elle de sa voix musicale et douce.

Alors, il sortit de derrière son arbuste, se plantant jusque sous la fenêtre de la jeune fille.

— Oui, c'est moi, j'ai tenu en ce beau soir — le dernier — à respirer le parfum des roses, l'odeur de la terre et celle des algues, apportée par l'haleine de la nuit.

— Mais vous allez prendre froid, il faut maintenant songer à dormir !

— Demain il sera temps d'y songer, ce soir je veux savourer pleinement toutes les grâces, tous les dons dont nous accable la nature dans sa magnificence et sa bonté ! Regardez, continua-t-il en se tournant vers la grille au travers de laquelle la mer brillait comme un vaste miroir argenté, regardez comme la mer est belle ce soir, comme elle est douce, comme elle nous berce de sa chanson divine et jamais interrompue, et si je lève les yeux au ciel, je les referme aussitôt, ébloui de tant de mystères, de tant de clartés.

— Vous êtes poète dit rêveusement la jeune fille et vous parlez comme les aèdes de mon pays.

— C'est vrai, reprit-elle après un moment de silence, la mer et le ciel sont splendides, et comm vous, j'ai regret de les quitter.

— Mais vous reviendrez ici l'année prochaine, ajouta-t-elle, cela sans doute est sûr, et vous retrouverez cette belle nature aussi radieuse que vous l'aurez laissée, elle aura pour vous le même visage, la mer les mêmes rumeurs, le ciel les mêmes clartés.

Il l'interrompit :

— Qui sait si ces vacances ne sont pas les dernières ? En tout cas, je puis vous assurer qu'elles ont été les plus belles de ma vie.

— Oh ! dit la jeune fille avec un petit rire.

— Les plus belles de ma vie reprit Gilles, je puis vous le jurer. Magnifiées par votre présence, par l'amitié, la douceur, la patience que vous avez bien voulu me témoigner, Sirène ! Sans vous, j'aurai passé deux mois si moroses, si tristes, malgré leur apparente gaité, leur semblant de joie trompeuse.

— Je vous ai fâchée ? reprit-il, au bout d'un moment voyant que la jeune fille ne répondait rien.

— Non, vous ne m'avez pas fâchée, mais vos paroles me rendent triste, car je vous sens malheureux et je ne puis rien pour vous consoler.

— Vous pouvez me donner votre amitié, Sirène... et c'en sera déjà assez pour me combler.

Elle n'avait rien répondu, le silence était pesant, troublé seulement par le bruit du vent qui agitait doucement les branches.

Gilles s'était déplacé, assis maintenant sur la margelle du puits, il jetait des cailloux qui retentissaient dans l'eau profonde.

Des vers de Tristant Derème qu'il avait lus deux ans plus tôt, lui revenaient à la mémoire, applicables en la situation présente.

*« Nous nous taisons, le vent balance
Les deux saules sur l'abreuvoir,
Et je sais, malgré ton silence
Que ce soir est le dernier soir...*

*Tu as la force de sourire,
Et dans mon cœur je reconnais*

*L'odeur des buis que l'on respire,
Dans les jardins abandonnés... »*

Il reprit enfin :

— Oui, les plus belles de ma vie, de ma vie brève, car, jusqu'à présent... Comprenez-moi, Irène, je suis seul, l'amour pour moi n'a pas encore parlé...

Elle eut peur de ce qu'il allait dire, des aveux qu'il allait oser peut-être, alors elle dit très vite :

— Je comprends, je comprends, mais que puis-je être pour vous ? Sinon une camarade ! Vous le savez, mon cœur et ma parole sont à un autre, je ne puis ni ne veux les reprendre !

Elle reprit plus doucement :

— Vous êtes très jeune, Monsieur Gilles, et vous vous êtes laissé prendre à une apparence, vous croyez de l'amour ce qui n'est qu'un intérêt passager, que toute femme un peu jolie aurait suscité en vous ; dans quelques années, quand vous aurez vraiment vécu, vous saurez discerner l'illusion d'un sentiment véritable, l'ombre de la proie, et vous vous direz, songeant à la gouvernante de vos sœurs : « Cette jeune fille avait raison. »

— Et bien ! s'écria le jeune homme, qu'importe si c'est une illusion, un mirage, tout ce que vous voudrez, une ombre comme vous dites, c'est une illusion qui m'est douce et une ombre que je chéris.

« Et quoi qu'il arrive, quoi que vous en disiez, cette illusion restera en mon cœur, d'autres pourront éclore, elles n'auront pas cette tendre douceur, ce charme, ce parfum de fleur naissan-

te. Elle embaumera mon souvenir comme un jardin secret où nul, à part moi n'aurait jamais pénétré, et vous demeurerez, Irène, malgré-vous, la pure image debout dans ma mémoire comme une figure de proue.

— Je craindrais bien, s'il nous était donné de nous connaître davantage, de vous décevoir, au fond, l'image que vous vous faites de moi est peut-être fausse, car je suis, soyez-en sûr, une jeune fille comme les autres.

— Peut-être, mais du moins, laissez-moi croire que vous êtes différente, laissez-moi vous conserver intacte, comme une fleur précieuse.

— D'ailleurs, reprit-elle, je crois que vous subissez l'influence de ce pays romantique plein de légendes, de mort et d'amour. Allons, laissez-moi vous quitter pour ce soir, demain nous nous retrouverons, et peut-être me verrez-vous dissemblable !

Il se leva avec un soupir :

— Vous avez raison, il fait presque froid, et je vous ennuie avec mes divagations, bonsoir, à demain !

— Bonsoir, Monsieur Gilles !

Elle l'entendit gravir les degrés de pierre du perron, puis l'escalier conduisant au premier étage. Quand elle fut au lit, elle resta un long temps assise, revivant cette dernière soirée. Enfin, elle éteignit la lumière et s'étendit. Mais elle ne parvenait pas à s'endormir. Beaucoup plus tard, ne dormant toujours pas, elle entendit l'auto rentrer, puis madame Nortemps gravir lestement l'escalier, sans plus de précautions que s'il était onze heures du matin.

CHAPITRE VII

Elle avait retrouvé sans trop d'amertume la petite chambre tendue de cretonne fleurie.

Le matin du départ, elle avait reçu une lettre de Jean-Gui, lui annonçant un prompt retour et une surprise, sans toutefois préciser laquelle.

Elle était heureuse et prenait son mal en patience, sachant qu'au bout serait la récompense.

Au bout de quelques jours, toute la maison avait repris son train habituel.

Gilles avait repris ses cours, Madame Nor-temps partageait ses journées entre les salons d'essayages, les thés et les grands magasins. Quant à son mari, il était toujours aussi occupé.

Anne, l'aînée des fillettes qui allait avoir six ans, devait prochainement suivre des cours dans une petite institution voisine, la tâche d'Irène se trouverait donc simplifiée.

Depuis son retour, Gilles affectait des airs d'indifférence, peut-être avait-il honte au souvenir de leur dernière soirée au bord de la mer, et regrettait-il d'avoir ouvert son cœur ?

Tant mieux, se disait Irène, il a sans doute compris qu'entre nous, rien ne peut-être, et

que, comme je l'imaginai, une fois rentré à Paris, il serait repris par ses études et ses camarades et il oublierait ses folies de vacances.

Elle en était infiniment soulagée, car elle tenait à sa place. Si les Nortemps s'étaient aperçus du sentiment qui avait germé dans le cœur et la tête de leur fils, qui sait s'il ne l'aurait pas poliment renvoyée ? Supposant peut-être qu'elle avait du en être l'instigatrice.

Pourtant, Gilles n'avait rien abandonné, il nourrissait même un plan dont il était sûr du succès.

Il y avait bien la question du fiancé lointain qui le gênait un peu, mais il pensait qu'Irène l'aimait moins qu'elle ne voulait le laisser paraître, et puis, qui sait si ce dernier ne l'avait pas un peu oubliée ?

Peut-être lui écrivait-il peu ? Il savait par la jeune fille qu'il avait encore au moins deux années à demeurer là-bas, deux ans, c'est long ! C'était justement le temps qu'il lui fallait pour réaliser ses propres projets.

Il résolut donc de les soumettre à la jeune fille, attendant l'occasion d'être seul dans la maison avec elle.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Ce soir-là, Irène lisait dans sa chambre, vêtue d'un peignoir de lainage lilas.

Elle ne s'était pas encore mise au lit, enfouie au fond de l'unique fauteuil de velours cramoi-si dont s'ornait la pièce, l'un de ses pieds chaussés de mules légères se balançait gracieusement tandis que ses cheveux que ne retenaient plus aucun peigne, tombaient sur son

visage en boucles charmantes et désordonnées.

Elle lisait un passionnant roman de Kipling et bien que l'heure soit déjà avancée, elle ne pouvait s'en détacher.

Aucun bruit dans le vaste appartement.

Arlette et son mari étaient allés passer la soirée à un récital de musique et de danse avec des amis. Ils avaient voulu emmener Gilles qui s'y était refusé énergiquement, prétextant de fastidieux livres à potasser.

Elle était donc seule dans l'appartement avec Gilles et les deux petites filles profondément endormies, puisque la cuisinière couchait en haut au septième étage.

La lampe, sous l'abat-jour rose, versait une douce clarté. Irène savourait pleinement cette heure, quand soudain, elle leva la tête, il lui avait semblé entendre une porte s'ouvrir et se refermer doucement.

Elle écouta, et n'entendant plus rien, elle reprit sa lecture.

Tout à coup, elle tressaillit et se leva d'un bond. On venait de frapper à sa porte, un frapement discret et en même temps assuré.

Ce ne pouvait être que Gilles, que lui voulait-il encore ?

Elle hésitait à ouvrir, se sentant seule.

Elle prit le parti de ne pas bouger afin qu'il la croie endormie.

Evidemment, il avait vu la lumière filtrant sous la porte, mais elle pouvait très bien s'être endormie en oubliant d'éteindre la lampe.

Cependant, il insista, s'enhardissant même à l'appeler :

— Mademoiselle Irène ! Dormez-vous ? J'ai

une migraine atroce, savez-vous où mère range l'aspirine ?

Irène ne pouvait vraisemblablement pas ne pas lui répondre, quoi d'étonnant d'ailleurs à ce qu'il ait la migraine ?

Elle passa un manteau sur son peignoir et ouvrit la porte.

Dans les ténèbres du vestibule il lui parut pâle et comme privé de vie. N'écoutant que sa pitié elle le fit entrer dans la chambre, l'installa dans le fauteuil.

— Qu'avez-vous Monsieur Gilles ? Vous semblez réellement souffrant. Attendez, je cours vous chercher un cordial, et elle disparut en direction de l'office.

Demeuré seul, le jeune homme jeta un regard sur tout ce qui l'entourait, cette chambre qui toujours lui avait paru banale, ce soir lui semblait belle puisque c'était entre ses murs que vivait celle qui dès le premier jour qu'il l'avait vue, avait accaparé toutes ses pensées.

Un petit mouchoir traînait sur le lit, un petit mouchoir parfumé, orné d'une dentelle et brodé aux initiales I. O. entrelacées.

Il s'en empara, le porta à ses lèvres, et entendant la jeune fille revenir, il le fit disparaître dans sa poche.

Elle entra, inquiète tout de même, un verre à la main.

— Buvez ! dit-elle en se penchant vers le jeune homme qui fermait les yeux.

Quand il eut bu il sembla mieux.

— Maintenant il faut aller vous mettre au lit, dit-elle doucement maternelle, vous travaillez trop.

— Croyez-vous ? fit-il d'un ton ambigu.

— Je le suppose. N'êtes-vous pas resté là ce soir pour revoir certains livres ?

Il ne répondit pas, semblant subitement très intéressé par le roman abandonné par la jeune fille :

— Allons ! reprit-elle avec un peu d'autorité, il faut regagner votre chambre, si votre père rentrerait maintenant, il ne serait pas content, je gage, de vous trouver encore debout.

— Croyez-vous donc que si j'étais allé à leur fameuse soirée, je ne serai pas fatigué ?

— Cela vous aurait distrait.

— Rien ne peut plus me distraire dit-il sombrement !

« Ecoutez, reprit-il soudain, voyant son impatience à lui voir regagner sa chambre, il faut que je vous parle, j'ai quelque chose de très important à vous dire.

— Demain, dit Irène qui regrettait maintenant de lui avoir ouvert, l'heure n'est pas très propice aux confidences, aux divulgations de secrets.

— Au contraire ! Au contraire ! Savez-vous que j'attends cette heure depuis notre retour de Bretagne ? Je n'ai rien fait ce soir, sinon que rêver à vous, élaborer l'avenir ! Il faut que vous m'écoutez !

Il semblait si résolu qu'elle dit, poussant un soupir de lassitude :

— Eh bien, soit ! Mais en tout cas pas ici, allons au salon. »

Il la suivit. Dans le salon ils s'assirent chacun dans un fauteuil, mais il semblait pris d'une timidité subite et ne se décidait pas à parler.

— Je vous écoute dit nerveusement Irène que ce silence impatientait.

— Voilà, commença-t-il avec ce courage subit des faibles, j'ai résolu de vous épouser.

Irène se leva brusquement.

— Mais vous êtes fou ! s'écria-t-elle, oubliant la distance qui les séparaient.

— Peut-être, dit-il sombrement.

« En tout cas, une chose est certaine, c'est que je suis fou de vous.

Elle voulut partir, regagner sa chambre, il ne lui en laissa pas le temps, debout devant la porte, il étendit les bras pour l'empêcher de passer !

Alors, subitement elle eut peur, qu'est-ce qui avait bien pu germer dans ce cerveau de malade ?

Elle se souvint d'un drame relaté jadis par les journaux, un jeune collégien amoureux de sa bonne et la tuant parce qu'elle refusait de l'écouter.

Il comprit ses craintes et dit très doux :

— Ne craignez rien de moi, Irène, mes intentions sont pures, je ne veux que votre bonheur.

— Mon bonheur vous le savez, est près de mon fiancé, de l'homme que j'ai librement choisi...

— Il peut être ailleurs aussi, près d'un autre qui vous aime passionnément, qui est prêt à tout sacrifier pour vous, sa famille et sa fortune.

— Je n'en demande pas tant fit-elle.

— Enfin, reprit-il, et une sourde irritation semblait percer dans sa voix, voici mon plan :

— Dans deux ans je serai majeur, j'entrerai donc en possession de la fortune de ma mère qui, je ne vous le cache pas, est bien inférieure à l'héritage qui me viendra du côté paternel, mais qui, néanmoins, sera encore suffisante pour mener une vie agréable, exempte de soucis matériels, Je lâche naturellement le barreau pour lequel je ne me sens aucune attirance particulière et je deviens romancier.

« Oui, ajouta-t-il, voyant un furtif sourire éclairer un instant le visage de la jeune fille, j'écrirai des romans et des pièces de théâtre, vous serez mon inspiratrice.

« Je connais par mon père beaucoup de monde, notamment des directeurs de journaux, je suis sûr de réussir.

« Donc, dans deux ans, je vous emmène loin d'ici, bien loin, où vous voudrez, et je vous épouse.

« Vous avez encore deux années à demeurer près de nous, jusqu'aux six ans de Marie-Luce, c'est plus qu'il n'en faut pour nous connaître et nous apprécier, (il n'osa pas dire, pour nous aimer.) Je crois aussi que votre fiancé doit demeurer encore plus de deux ans au Maroc ? C'est plus qu'il n'en faut pour qu'il vous oublie, et vous aussi, si vous le voulez...

Irène était stupéfaite, elle ne savait vraiment si elle devait se fâcher ou rire.

— Naturellement reprit-il, il est probable que mon père sera furieux, qu'il me déshériterait peut-être, qu'importe, puisque j'aurai l'argent de ma mère et puisque moi-même je suis sûr d'en gagner. Et puis, n'aurais-je pas mon Irène pour me consoler de toutes mes peines ?

— Deux ans ! dit enfin la jeune fille qui s'était un peu ressaisie, c'est bien long ! Aussi je suis sûre, j'espère même, que d'ici là une autre jeune fille, de votre monde celle-là, aura passée, et que vous aurez changé d'avis.

— Non, dit-il avec conviction, vous ne me connaissez pas. Je ne vous demande pas de promesses, laissez-moi en silence poursuivre mon rêve et mon but.

— Je ne pourrai d'ailleurs pas vous en faire, répliqua-t-elle avec froideur. Laissez faire le temps, il guérit des illusions comme des douleurs.

Là-dessus, elle lui tendit franchement la main, mais au lieu de la serrer dans les siennes il la porta à ses lèvres.

Elle haussa les épaules et s'en fut.

CHAPITRE VIII

Maintenant Irène ne vivait plus que dans la crainte d'une nouvelle déclaration, elle n'osait en parler à Jean-Gui de peur de l'affoler.

Il y avait des jours où elle étouffait dans cette maison.

Les repas surtout lui étaient pénibles, elle sentait le regard triste et brillant de Gilles posé secrètement sur elle.

D'autres fois, elle avait envie de parler, de tout dire à Madame Nortemps qui l'intimidait moins que son mari malgré ses grands airs, et puis elle craignait de perdre sa place, et cependant elle sentait qu'elle ne pourrait jamais vivre ainsi, deux ans encore, dans cette perpétuelle angoisse.

De quoi aussi Gilles ne se révélerait-il pas capable ? Sous son apparence frêle et sans énergie peut-être cachait-il une âme indomptable ?

Elle se sentait plus seule qu'autrefois maintenant sentant planer sur elle d'obscurcs menaces.

Elle recevait toujours des lettres de Jean-Gui qui ne lui parlait plus de son prompt retour, ce qui augmentait sa tristesse.

A une question qu'elle lui avait posé à ce sujet, il avait répondu évasivement. Cependant, toutes ses lettres gardaient le même ton de tendresse passionnée. Peut-être avait-il des soucis dans son travail ? Elle savait qu'il assumait de sérieuses responsabilités. Néanmoins, elle se morfondait dans cette situation ne sachant plus bien ce que lui réservait l'avenir.

Ce soir là, il y avait bal chez les Nortemps.

Par quel caprice d'Arlette, Irène y avait-elle été invitée ?

Dans quels desseins ? Etait-ce pour faire plaisir au grand fils de son mari, sollicitée par lui ?

Non cependant. Uniquement pour faire plaisir à la jeune fille, croyant véritablement lui être agréable.

Et Gilles, qui d'ordinaire, exécrait ces « soirées familiales et mondaines », comme il avait coutume de les dénommer, depuis plusieurs

jours, c'est-à-dire depuis l'instant où il avait su qu'Irène y paraîtrait, semblait exulter.

Bien avant l'arrivée des premiers invités, il s'impatientait dans les salons, ayant mis pour plaire à la jeune fille, le plus élégant de ses smokings.

Quant à Irène, après s'être récusée, elle s'était vue contrainte d'accepter.

Pour la circonstance, elle avait mis la robe blanche qu'elle portait le précédent été, au bal champêtre, où, pour la dernière fois, elle avait dansé avec Jean-Gui.

C'était une robe toute simple, qu'elle avait faite elle-même, et qui cependant lui allait à ravir.

Quand elle pénétra dans les salons brillamment éclairés, le poste à pick-up émettait un tango.

On avait ouvert à deux battants la porte de la salle-à-manger, car les pièces communiquaient.

Dans le grand vestibule, Louis, le valet-chauffeur, trônait, impassible et hautain, devant une longue table dressée là exprès, offrant à la convoitise des danseurs, petits fours et liqueurs.

Quelques couples s'égaillaient dans la salle à manger, moins éclairée que les salons.

En apercevant la jeune fille, Gilles dissimulé dans un recoin, avait eu un haut le corps. Il ne s'attendait pas à la voir habillée ainsi.

Se frayant un passage, souple et déguinguandé à la fois, il surgit tout à coup près d'elle.

Elle ne s'attendait certes pas à le voir si près, et elle ne put réprimer un mouvement de surprise et de frayeur.

— Je vous attendais, lui dit-il, je n'aurais pas

voulu danser avec une autre la première danse. Mais je ne m'attendais vraiment pas à vous voir apparaître ainsi, si jolie ce soir, le blanc vous va très bien, continua-t-il, vous ressemblez à un rêve.

Et il l'entraîna.

— Ne croyez-vous pas dit-elle, quand la danse fut finie, qu'il serait plus prudent que vous dansiez avec d'autres jeunes filles ? Que penseront vos parents et leurs invités s'ils nous voient toujours ensemble ?

— Ne vous inquiétez pas de mes parents, répondit-il avec une certaine ironie, pour le moment, mon père est sur le balcon, en train de fumer un cigare, en compagnie d'un de ses associés avec qui, j'en jurerais, il est en train de parler « charbonnage, actions, pétroles » etc. mon père ne sait pas parler d'autre chose, ajouta-t-il avec dédain.

« Quant à belle-maman, continua-t-il avec irrévérence elle est là-bas, dans le coin le plus sombre, en train de flirter avec un superbe jeune homme à profil de belette. Que voulez-vous que cela lui fasse ! Et pour ce qui est des invités !

Il fit un grand geste qui signifiait « Je m'en moque ! » et il l'entraîna dans une autre danse.

Un peu étourdie par le bruit et toutes ces lumières, oubliant soudain tout ce qui n'était pas musique et rythme, à un moment même, si loin du monde où elle se trouvait, elle s'appuya davantage sur le jeune homme, se croyant dans les bras de Jean-Gui.

Mais elle se reprit vite et rougissante, prétext-

ta une fatigue subite pour ne pas achever la danse.

— Voulez-vous prendre quelque chose ? demanda Gilles avec sollicitude.

— Non, merci, je voudrais dormir ajouta-t-elle plus bas.

— Déjà ! dit-il en plaisantant, c'est vrai que les petites filles ont généralement l'habitude de se coucher de bonne heure !

Elle ne daigna pas sourire.

— Une petite fille qui pourrait être votre grande sœur, dit-elle d'un ton un peu sec.

— Comme ce serait agréable si vous étiez ma sœur !

— Ne plaisantez pas. Croyez-vous que je puisse sans attirer l'attention, et surtout les reproches, me retirer !

— Vous y songez sérieusement ? Alors, en ce cas, je n'ai plus qu'à en faire autant, le bal sans vous n'a plus d'attraits pour moi.

— Il ne manque cependant pas de jeunes filles, et de charmantes !

Il fit la grimace.

— Vous êtes bien difficile. Mais qu'ais-je donc de plus que les autres ?

« Ah ! j'y suis, ma conquête vous tente parce que vous me savez liée par un serment à un autre, je ne vous savais pas si batailleur !

— Laissez l'ironie Irène, elle abîme votre jolie bouche, et admettons tout ce que vous voudrez. Mais je vous en prie, faites-moi la grâce de demeurer encore un moment. N'êtes-vous pas bien dans cette bergère, avec un chevalier attentif à vos pieds ?

— Bien entendu, reprit-il, c'est une imag, car

si j'avais le malheur ou plutôt la joie de tomber à vos pieds, tous ces idiots crieraient au scandale.

— C'est curieux, reprit Irène, comme l'amour vous rend bavard, je l'ai déjà maintes fois remarqué.

— Ne soyez pas méchante.

— Oui, c'est vrai, vous pourriez me faire renvoyer. Mais j'y pense ! s'écria-t-elle en se redressant, dans un mouvement qui mit tout son visage et son buste en valeur, je suis un peu votre employée ! Et elle rit d'un rire enfantin.

— C'est vrai, moi non plus je n'y avais pas songé. Ah ! il faudra bien vous tenir désormais, sans cela, gare aux sanctions !

Sans qu'elle s'en rende compte, la conversation prenait un tour léger et intime qui était bien le contraire de ce qu'elle voulait, mais elle ne s'en apercevait pas, le soir, elle avait bu trop de champagne, et elle avait dans les bras de Gilles, trop tournoyé, trop dansé de rumbas et de tangos.

Enfin, il eut pitié d'elle, et la laissa se retirer, lui promettant, pour ne pas éveiller l'attention, de demeurer jusqu'au départ du dernier invité.

CHAPITRE IX

Dans son petit bureau, Jean-Gui Bernac se frottait les mains de joie. Le matin même, il avait reçu de Marseille confirmation que le congé qu'il avait sollicité lui serait accordé.

Dans quatre mois, il prendrait le paquebot pour la France. C'était cela la surprise qu'il promettait à Irène, quelle joie serait la sienne quand elle apprendrait qu'elle allait le revoir, et surtout, ne plus le quitter. Car la décision du jeune homme était prise, son congé expiré, il ne reviendrait pas seul ici, il ramènerait Irène sa femme, car ils se mariaient à Marseille, il ne pourrait jamais attendre encore deux années, deux années solitaires, tandis que le bonheur était à portée de sa main.

Il savait bien qu'Irène était aussi impatiente, toutes ses lettres en témoignaient, alors, pourquoi attendre ? Elle était en bonne santé, elle supporterait le climat et sa situation à lui était suffisamment assise (ne venait-il pas d'être nommé fondé de pouvoir !) Il pourrait lui assurer une vie confortable, exempte de soucis. Quel bonheur il allait lui causer ! Elle qui se croyait contrainte de demeurer encore deux longues années chez les autres, des étrangers ! Dans cinq

mois elle serait devenue Madame Jean-Gui Bernac et quelques semaines plus tard, elle s'installerait dans le joli pavillon dont il rêvait depuis longtemps.

C'était un garçon sympathique, au brun visage, à l'allure énergique. Le bonheur était dans son cœur, la joie habitait sa maison.

Pendant ce temps, il n'en était pas de même chez les Nortemps, quelques jours après le fameux bal, Gilles s'était mis à tousser, une petite toux sèche et persistante, tandis qu'une immense fatigue semblait courber davantage son grand corps.

Un rose fiévreux, inusité, colorait ses pommettes ordinairement pâles, ses mains étaient moites et nerveuses. Il dut suspendre ses cours et le médecin appelé en hâte, se montra assez réticent.

Il avait du prendre froid le soir du bal, après le départ d'Irène, étant allé, en sueur, rêver sur le balcon. Il fallait qu'il quitte Paris tout de suite, qu'il s'en aille respirer l'air de la mer, à Cannes ou à Menton, son père n'hésita pas un instant.

Se rappelant quelle maladie avait emportée sa première femme qui avait cependant été si peu malade, il eut peur soudain de perdre ce grand fils dont un tardif remords lui reprochait de ne pas s'être assez inquiété.

Il fut donc convenu qu'on louerait dans les plus brefs délais une villa à Menton, et que Gilles, Arlette, les petites filles et leur gouvernante, auxquels on adjoindrait Léontine qui ne pouvait s'empêcher de grommeler de ce changement, s'y rendraient le plus vite possible.

Bien entendu, il n'était pas question pour Monsieur Nortemps d'y aller aussi, il ne pouvait abandonner ses affaires, il demeurerait donc à Paris avec Louis. Il prendrait ses repas au restaurant, ou chercherait une nouvelle bonne.

On ne savait pas exactement combien de temps durerait le séjour, le médecin avait parlé de quelques mois. Dès qu'il aurait quelques jours de disponibles, il irait les retrouver.

Arlette était atterrée, toute sa vie mondaine était compromise, toutes ces fêtes en perspective auxquelles elle ne pourrait participer !

Son mari lui démontra qu'à Menton, la vie lui serait aussi joyeuse qu'à Paris, elle allait se faire là-bas, de nombreuses relations, participer à des fêtes !

Il ne songeait pas un seul instant à l'accuser d'égoïsme, ayant pour elle, bien plus que pour sa première femme, un amour aveugle et absolu.

Irène ne se montra ni enchantée, ni ennuyée, elle avait de la peine à cause de Gilles, ce grand garçon qui l'aimait en secret, voué peut-être à une mort prématurée, lui faisait pitié, elle eut voulu adoucir sa tristesse, lui donner un peu de sa belle santé.

La villa était toute meublée, face à la mer, comme celle de Bretagne. Le jardin embaumait de toutes ses fleurs précieuses.

Etendu sur une chaise-longue, Gilles y passait toutes ses journées, il aimait à sentir près de lui, la présence constante d'Irène avec laquelle il échangeait de graves paroles.

Depuis la soirée à Paris, où pendant l'absence de ses parents il avait avoué à la jeune fille la

ligne de conduite qu'il s'était tracé, il n'avait plus parlé de rien. Mais Irène comprenait aux regards qu'il posait sur elle, à la douceur de sa voix pour lui parler, qu'il n'avait rien abandonné de ses projets futurs.

Pourtant, il avait des heures d'accablement intense. Il sentait à ces moments là, que malgré toute sa fortune, tout ce qu'il avait rêvé retomberait au néant, que sa jeunesse n'était rien, marquée déjà d'un sceau fatal et inexorable.

Irène essayait de le consoler, posant en parallèle, ceux, moins favorisés que lui, qui se consomment d'attente et d'ennui dans les sanatoriums, et qui ont l'angoisse du lendemain.

Mais il secouait la tête. Elle savait bien quels mots il attendait ! Pouvait-elle vraisemblablement les dire ? Même poussée par un sentiment de pitié ? N'était-elle pas la fiancée de Jean-Gui ? Promise à lui, en son cœur, depuis toujours !

Il y avait des instants où le visage de ce dernier s'estompait, prenait de pâles contours. Cela l'effrayait. N'était-ce pas cette intimité constante avec ce jeune homme qui lui causait un tel bouleversement d'âme et de souvenirs ?

Mon Dieu ! Qu'était-elle venue faire ici ? Si elle avait pu savoir, si elle avait pu prévoir que dans cette maison, un grand jeune homme, trop romantique, allait s'éprendre d'elle, l'aimer contre son gré, obstinément et désespérément !

Une après-midi qu'ils étaient ainsi tous deux dans le jardin, elle assise dans un fauteuil et faisant la lecture à voix haute, Marie-Luce et

sa sœur jouant autour d'eux à se poursuivre, il lui coupa soudain la parole.

Chaque fois qu'il allait parler, elle appréhendait ce qu'il allait dire, et tout de suite, comme elle levait les yeux sur lui elle vit que seraient graves les mots qu'il allait prononcer.

Le livre ouvert sur ses genoux, un peu crispée, le cœur lui battant trop fort, elle attendit qu'il parlât.

Il lui avait pris une main qu'il serrait nerveusement dans les siennes, lesquelles étaient moites et brûlantes. Ce contact écœurait Irène qui n'osait cependant la retirer, et un long silence fut entre eux avant qu'il se décidât à parler.

Les deux fillettes s'étant subitement rapprochées, il leur enjoignit d'aller jouer plus loin d'un ton irrité.

« Mon Dieu ! pensait Irène, si seulement Arlette pouvait rentrer tout de suite ! Car, comme à son accoutumée, la jeune femme passait le moins de temps possible à la villa. La vue d'un malade, fut-il l'un des siens, lui était intolérable.

— Irène, commença-t-il enfin d'une voix lente, depuis longtemps je ne vous ai pas importunée, vous avez pu croire que ce sentiment, longtemps comprimé en moi, était peut-être mort ? Evanouï, effacé par le mal qui m'accable et me tient ici allongé ? Détrompez-vous, il n'en est rien. Plus vivace et plus profond que jamais, il ne fait chaque jour que s'affirmer.

« Je veux vivre ! cria-t-il tourné vers elle et soudain dressé, comprenez-vous, vivre, aimer ! Que m'importe de n'être pas payé de retour, de

n'avoir même en échange qu'une fraternelle pitié ! Je veux vivre avant de mourir, car je sais que je suis condamné, ma mère est morte à vingt-six ans, je sais que je n'irai pas jusqu'à cet âge, mais s'il me reste une saison, je veux du moins en profiter, je veux la consacrer à l'amour !

Irène n'osait le regarder, les yeux fixés vers le large, immobile, elle n'avait ni le courage, ni la force de proférer une parole.

Il reprit d'une voix dolente et comme pour lui-même :

— Je n'aurai tout de même pas crut que cela me prendrait si vite, j'imaginai avoir encore quelques années !...

A ces paroles, empreintes d'une poignante détresse, Irène sentit malgré elle ses yeux s'embuer. Elle les abaissa sur les larmes prêtes à couler.

Elle savait qu'il disait vrai, qu'il était condamné, le mal était pris trop tard, il ne verrait plus beaucoup d'été.

Il vit son trouble et devina les larmes qu'elle s'efforçait à cacher.

— Irène s'écria-t-il, ma chérie ! (Dans son trouble il osa ce mot) Vous pleurez ? Vous avez donc un peu d'amitié pour moi ? Je vous fais donc un peu pitié ? Savez-vous que ce dernier sentiment est bien proche de l'amitié, sinon de l'amour ! Si vous saviez comme ces larmes me rendent heureux ! reprit-il en essuyant avec ses doigts deux perles brillantes roulant sur les joues satinées de la jeune fille, elles me prouvent, parmi l'indifférence générale qui m'entoure, qu'un être au moins, s'inquiète de moi, se

penche fraternellement sur mon sort.

« Ah ! continua-t-il avec amertume, ce n'est pas ma belle-mère qui répandrait une larme sur moi, elle est bien trop occupée et elle craindrait sans doute de détruire l'harmonie de ses cils savamment cosmétiqués.

Il reprit au bout d'un moment.

— Irène, je voudrais tant que vous m'aimiez ! Est-ce donc impossible ? J'aurai pour vous tant de tendresse il me semble... Vous ne pouvez imaginer tout ce qui a pu s'emmagasiner en moi, depuis mon enfance. Privé de ma mère, j'ai vécu replié sur moi-même, maintenant j'étouffe, je ne peux plus contenir ce besoin d'affection qui est en moi, il y a trop longtemps qu'il cherche à s'échapper.

« Je me souviens, quand je vous ai vue pour la première fois — ce n'est pas si vieux — j'ai tout de suite compris que vous seriez celle que j'attendais.

« Vous étiez sans fortune ? Cela m'allait à merveille, j'avais toujours souhaité épouser une femme qui me devrait sa situation matérielle. Vous étiez plus que jolie, plus que belle ! Vous aviez un charme incomparable !

La jeune fille écoutait les yeux fermés, cette voix qui lui parlait d'amour et qui cependant n'était pas celle de Jean-Gui.

Elle sentait qu'elle aurait du s'échapper, courir vers la maison, et elle demeurait assise, sans mouvements, comme privée de vie, partagée entre la crainte et la pitié.

— Ah ! reprenait la voix, j'ai peu de temps à vivre, et cependant, il me semble que votre amour me guérirait. Déjà, quand vous êtes loin

de moi, j'ai la sensation d'aller plus mal, d'avoir plus de fièvre, et si vous réapparaissiez, que vos mains me frôlent ou que votre voix me berce, tout de suite je vais mieux, je me sens plus fort. Si je pouvais guérir ou seulement aller mieux, et que vous consentiez à m'aimer un peu, comme notre vie pourrait être belle ! Nous pourrions voyager, faire escale dans des pays inconnus, il y en a dont le nom seul est pour moi une ivresse, un enchantement, évocateurs de couchants prestigieux, d'aubes magiques !

Il parla encore longtemps, Irène l'écoutait toujours, immobile et lasse. Les fillettes fatiguées des jeux de plein air étaient rentrées. Il fallut que le crépuscule tombât, amenant avec lui un vent léger et frais, pour qu'Irène sorte de son silence.

— Il faut rentrer, dit-elle simplement et avec effort.

Il se leva sans objection, et tous deux regagnèrent la maison sans échanger d'autres paroles. Peu de temps après, Arlette rentra, joyeuse et animée, enchantée de sa journée, elle ne s'aperçut pas de leurs visages étranges, trop occupée de sa propre personne.

CHAPITRE X

Du pont du paquebot qui le ramenait en France, Jean-Gui Bernac regardait fuir cette terre Marocaine où il venait de passer de longs mois de travail et de solitude.

Seize mois exactement. Seize mois sans voir Irène ; au départ, il lui avait semblé que jamais il ne pourrait aussi longtemps vivre séparé d'elle, et puis, le temps avait passé, et maintenant il allait la revoir et ne plus la quitter.

Elle le trouverait changé certes. Sa peau mate avait pris des tons de cuivre, et, habituée au commandement, sa voix avait des sonorités plus nettes et plus graves.

Il avait également un peu minci, mais sans rien perdre de l'élégance de sa silhouette, malgré cela, c'était toujours une impression de force qui se dégageait de ses larges épaules. Et lui, comment la trouverait-il ? Un peu maigre et pâlie peut-être ! L'air et les habitudes de Paris ne devaient pas lui convenir.

Et puis, ce brusque changement, cette transplantation subite, comme cela avait du lui sembler dur au début ! Habitée à une vie tranquille et heureuse chez son père, se sentir du jour au lendemain à la merci des autres, des étrangers, indifférents sans aucun doute, n'ayant plus autour d'elle d'affection, si ce n'était la

sienne, si lointaine ! Si à cette époque il avait eu la possibilité de la faire venir, d'en faire immédiatement sa femme, certes, il n'eut pas un seul instant hésité, mais sa situation matérielle était précaire, trop de soucis et de travail l'accaparait, il n'aurait pas pu assez se consacrer à elle, à leur amour. Aujourd'hui, c'était bien différent, il avait su par son courage, son intelligence, son opiniâtreté au travail, gagner la confiance de ses chefs, et il avait atteint à un poste qui autrefois lui eut semblé inespéré.

Quelle joie ce sera pour elle, songeait-il, quelle double joie quand elle saura la fortune qui m'advient et que nous n'allons plus nous quitter. Et il imaginait le bonheur de la jeune femme, lorsque, après leur mariage, ils reprendraient tous deux ce même paquebot.

Elle qui avait toujours rêvé de courts voyages, imaginant les grands irréalisables ! Quel grand, quel magnifique voyage ce serait pour elle !

Et quel plus beau voyage encore, serait celui qu'ils entreprendraient tous deux, sur les routes de la vie, marchant côte à côte et la main dans la main.

Avec quelle hâte il attendait l'instant de la presser sur son cœur, de baiser son visage et ses yeux !

Il ne l'avait pas prévenue du jour exact de son arrivée, afin de la surprendre, afin de lire une joie plus grande dans le beau regard qu'il chérissait. Il savait qu'elle était à Menton avec les Nortemps, dans une villa.

Heureux mortels qui pouvaient se permettre une telle résidence !

Enfin, ce n'en était que mieux, il l'atteindrait ainsi plus vite, cela lui éviterait de monter jusqu'à Paris, ville tumultueuse qui ne l'attirait pas.

Un point, cependant, le tourmentait. C'était quand il lui avait écrit qu'il désirait qu'elle quitte cette place, qu'il en avait une autre en vue pour elle à Marseille, en attendant son retour définitif qui verrait leur union, c'était le peu d'empressement qu'elle avait semblé mettre à satisfaire ce désir, se plaisait-elle donc tant chez ces gens là ? Elle ne semblait cependant pas si enchantée à ses débuts !

Il avait usé de ce mensonge, voulant de vive voix bien mieux que par écrit, lui dire en la tenant dans ses bras :

— Cete place dont je t'ai parlé, à Marseille, en attendant mon retour, n'existe pas. La place qui t'attend est là-bàs, au Maroc, dans la petite maison que j'ai louée pour nous, en attendant notre retour en France. J'ai un congé de deux mois, dans quelques semaines nous serons mariés, nous irons en Corse, le pays de tes lointains ancêtres où tu as toujours souhaité d'aller, puis en Italie... et à notre retour, nous prendrons le navire qui nous emmènera vers la terre promise...

Quel ravissement inonderait alors ses yeux et tout son charmant visage ! Il lui semblait à cet instant, la revoir comme il l'avait laissée, tendre et pensive, le regard un peu mélancolique, la tête penchée, agitant la main dans un signe d'adieu.

C'était ainsi qu'il la revoyait le plus souvent car c'était la dernière image qu'il avait d'elle.

Pourvu que sa vie nouvelle ne l'ai pas changée ! Il avait peur de la retrouver différente, moins enfantine et moins douce.

Mais non, elle n'avait pas pu changer, et puis, que soit-elle devenue, il savait bien qu'il la chérirait quand même, n'était-elle pas toujours son Irène ! Ne serait-elle pas toujours la bien-aimée !

Une chose encore le tourmentait. Si elle n'avait pas prévenue les Nortemps de son intention de les quitter — elle avait l'air d'en avoir si peu envie ? — La laisseraient-ils libre à temps voulu ? Et cela n'allait-il pas créer des complications superflues ?

Il aurait peut-être mieux fait de lui dire exactement ses projets ? Enfin, il verrait bien. Après tout, on n'allait pas la lui voler, et il y a des arrangements.

Dans sa valise, il rapportait de nombreux bijoux, colliers bracelets, pendeloques, et des châles, des tissus bariolés !

Les plus jolis seraient pour Irène, et les autres, on les offrirait aux belles-sœurs de la jeune fille qui toutes deux habitaient Marseille. Quand à la bague de fiançailles, un brillant monté sur platine, (une folie !) il l'avait achetée là-bas. Il l'aurait peut-être payée moins cher en France, mais il voulait la lui passer au doigt tout de suite, le premier jour de son arrivée. Vogue beau navire ! L'amour m'attend, de loin il me fait signe, agitant un long voile couleur d'illusions. Ne tarde pas, il s'impatiente, il m'appelle, peut-être demain ne me reconnaîtrait-il plus...

CHAPITRE XI

A la lecture de la lettre de Jean-Gui, Irène ressentit tout d'abord une immense joie. Elle allait le revoir ! Puis elle se sentit soulagée d'un grand poids.

Elle allait quitter cette maison ! Elle ne sentirait plus les yeux de Gilles, brillants de fièvre et de passion, posés sur elle, elle n'entendrait plus sa voix lui murmurer des mots tendres et des déclarations.

Partir ! retrouver Marseille, revoir des visages connus !

C'est cela, ce jour même elle parlerait à Arlette de la décision qu'avait prise son fiancé à son égard. Et ce serait presque mieux pour Gilles, ne la voyant plus, il finirait par l'oublier. Il souffrirait certes, au début ce serait dur ! Mais un visage nouveau remplacerait le sien, car certainement Arlette ne resterait pas sans donner une autre gouvernante aux fillettes, et cela ferait une diversion heureuse. Il était à souhaiter que Madame Nortemps la choisit jeune et jolie et peut-être que la passion de Gilles changerait d'objet...

Elle s'obstinait à croire que l'amour de ce dernier n'était qu'un caprice d'enfant malade, qui s'effacerait dès qu'elle serait loin de ses yeux.

La première personne qu'elle rencontra après la lecture de la lettre, fut justement le jeune homme, elle affermit sa voix et dit d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre léger :

— Je viens de recevoir une lettre de mon fiancé, il m'annonce qu'il vient d'obtenir un congé et il va venir me voir...

Elle n'acheva pas, Gilles, prétextant un étourdissement subit, fut obligé de s'asseoir. Il était pâle et semblait respirer difficilement. En le voyant si faible et si touché, elle n'osa pas poursuivre. Que serais-ce alors s'il apprenait son départ ? Voilà qu'il avait failli s'évanouir à la seule annonce qu'elle allait revoir son fiancé.

Pourtant, il fallait qu'elle parle. Il le fallait absolument, Que dirait Jean-Gui en apprenant qu'elle n'avait pas suivi ses conseils ? Peut-être se fâcherait-il ? Peut-être l'aimerait-il moins ?

A cette seule éventualité elle frémissait toute, plutôt tout affronter.

Elle parlerait donc sans délai à Mme Nortemps, ce soir au diner, cela lui serait facilité par l'absence de Gilles qui, depuis quelques jours, plus fatigué, prenait ce dernier repas dans son lit.

Cependant, au diner, elle ne put pas parler comme elle en avait l'intention, Gilles, ce soir-là, prétexta se sentir mieux et occupa sa place à table. Il était plus sombre qu'à son accoutumée, évitant contrairement à son habitude, de regarder la jeune fille.

Etat-ce un muet reproche ? Espérant qu'elle n'y serait pas insensible ? Ou étais-ce simple-

ment pour lui montrer qu'il était guéri et qu'elle ne l'intéressait plus ?

Que n'eut-elle pas donné pour être délivrée ! Ce n'était cependant pas sa faute, elle n'y était pour rien.

Et ce soir là, au lieu d'être joyeuse, elle se coucha tourmentée.

Chaque jour maintenant, elle espérait trouver l'occasion de parler, de prévenir Mme Nortemps, et chaque fois qu'elle allait s'y décider Arlette était appelée ailleurs ou Gilles surgissait soudain et le temps passait Jean-Gui pouvait se présenter d'un moment à l'autre, quelles complications cela n'allait-il pas créer ?

Et puis, cela l'ennuyait aussi, pour Mme Nortemps, tête folle mais sans méchanceté, qui s'était toujours montrée bonne pour elle.

Elle allait certainement se trouver bien ennuyée d'être privée de ses services, surtout en un tel moment !

Car les médecins ne l'avait pas caché, Gilles était perdu, à moins d'un miracle. Il passerait peut-être l'été mais s'en irait à la chute des feuilles, et l'on était en février, il lui restait donc bien peu de temps à vivre !

Cependant, personne ne voulait y croire, chacun se refusait à la monstruosité, malgré cela, tous les habitants de « Far nien te », c'était le nom de la villa, étaient tristes.

Arlette n'osait plus chanter et rire, on ne laissait plus les enfants jouer trop bruyamment, jusqu'à Léontine, elle-même qui n'osait plus maugréer.

M. Nortemps était venu et était resté une semaine. Un tardif remords l'agitait. Sachant

de quoi la mère était morte, n'aurait-il pas du le faire suivre depuis l'enfance ? Ce n'était cependant pas l'argent qui faisait défaut ! Avec la mort de Gilles, c'était l'écroulement de tous ses rêves de gloire.

Il avait voulu en faire un brillant avocat et il n'en avait fait qu'un cadavre. Tout sombrait. Dans ce grand fils qu'il avait dédaigné, négligé, il se découvrait maintenant des affinités, et bien que Gilles lui eut toujours semblé secret il se découvrait avec lui des ressemblances d'âme.

Il ne voulu pas demeurer plus longtemps, il prétexta des affaires urgentes pour s'échapper. Il ne pouvait supporter de voir son fils s'en aller ainsi, lentement, consumé par un mal inexorable, cela lui causait trop de chagrin et de regrets !

Irène attendait donc dans l'angoisse la venue de son fiancé.

Elle avait répondu par une lettre évasive, donnant d'obscurs prétextes, mais de tout cela, n'allait-il pas surgir un malentendu compromettant peut-être gravement le bonheur des deux jeunes gens ? Partagée entre la crainte de déplaire à son fiancé et sa pitié pour Gilles, elle ne savait quelle conduite adopter.

Tant pis, se disait-elle, je dirai tout à Jean-Gui, il est si bon qu'il comprendra, il verra bien que le sentiment qui me pousse à demeurer ici n'est pas autre chose que de la compassion.

Il ne saura m'en vouloir, mieux, je suis sûre que de lui-même, il m'enjoindra de rester.

Depuis qu'il allait plus mal, Gilles se découvrait chaque jour des aspirations nouvelles, des possibilités d'avenir.

Abattu les premiers jours à l'annonce que lui avait faite la jeune fille, mais ne voyant pas apparaître le fiancé, il se remettait à espérer.

Et puis, ce dernier allait repartir, et en deux années, il peut se passer tant de choses, d'événements imprévus, heureux ou malheureux !

Il voulait guérir maintenant, lutter. Il lui semblait qu'à force de volonté, de refus au tribut fatal, l'Ombre maudite s'éloignerait de lui, le laisserait vivre en paix.

Il ne renonçait pas non plus à convaincre Irène, il la sentait douce, pitoyable, combien de grandes amours ont commencé par la pitié ?

Oh ! Certes, si elle eut été libre, si son cœur n'avait pas été à un autre, peut-être n'eut-elle pas hésité ? Peut-être aurait-elle proféré les mots qu'il attendait ? Et si le père du jeune homme y eut consenti, s'il l'en avait prié même, peut-être eut-elle mis sa main dans la sienne, dans celle d'un mourant !

Sacrifiant sa jeunesse et ses rêves à un amour précaire, et bien qu'étant certaine de se retrouver bientôt seule, peut-être y eut-elle consenti, par charité !

Quelquefois l'après-midi, il se rendait sur la plage au bras de la jeune fille. Ils faisaient ensemble une courte promenade, puis rentraient et le reste de la journée se passait pour lui étendu sur une chaise-longue dans le jardin, exigeant la plus part du temps, Irène auprès de lui.

De gouvernante à ses débuts elle était passée garde-malade. Oh ! un malade pas bien ennuyeux, si ce n'était la douce obstination qu'il mettait à se faire aimer d'elle, caressant son

bras sur la manche du corsage de mousseline si elle lui passait une tisane, levant la tête pour frôler ses cheveux quand elle se penchait pour lui ranger sa couverture.

Tous ces petits manèges n'échappaient pas à la jeune fille, d'un garçon bien portant, ils l'eussent amusée au plus haut point et elle n'eut pas manqué de le remettre à sa place, mais d'un malade ils l'attristaient. Elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir.

CHAPITRE XII

Ce fut par un temps radieux que Jean-Gui Bernac arriva à Menton. Quelle joie était en lui, la nature elle-même semblait être à l'unisson.

Les fleurs des jardins embaumaient, le ciel était d'un bleu d'azur.

Il allait lentement, sûr de retrouver son bonheur.

Arrivé devant la villa « Far nien te » il demeura un moment devant la grille, n'osant sonner, le cœur lui battait si fort !

Ainsi, c'était dans cette belle demeure qu'il apercevait à travers les frondaisons vertes et les massifs que vivait son Irène !

Peut-être trouverait-elle le pavillon qu'il avait loué, bien simple et bien étroit ?

Mais non, il connaissait son cœur, et puis ici, elle n'était pas chez elle, tandis que là-bas, chaque objet enfermé en la petite maison lui appartiendrait.

Il fit le tour de la propriété, elle n'était sépa-

rée du monde extérieur que par un très petit mur surmonté de barreaux.

Derrière ces barreaux, des arbustes, des fusains, dérobaient le jardin à la vue du passant, mais par endroits, de larges trouées permettaient aux regards curieux d'y pénétrer.

Il était en train d'admirer le bassin duquel s'élevait un long jet d'eau, retardant l'instant de sa joie, quand la porte d'entrée de la villa s'ouvrit, deux fillettes parurent sur le péristyle, l'une brune, l'autre blonde, toutes deux vêtues de blanc.

Elles descendirent en courant l'escalier et s'égaillèrent dans les allées.

Ce sont les fillettes en question pensa-t-il. Irène sans doute, ne va pas tarder à apparaître.

Et comprimant d'une main les battements de son cœur, haletant, il attendit.

Irène, en effet, ne devait pas tarder à apparaître, mais elle n'était pas seule, un grand jeune homme l'accompagnait. Appuyé à son bras, un peu pâle, tout son visage semblait rayonner de joie.

Quel est ce jeune homme pensa-t-il subitement inquiet, le frère des fillettes sans doute, ce Gilles dont elle m'avait parlé au début ?

Il les suivit un instant des yeux et les vit disparaître au tournant d'une allée.

Maintenant il n'osait plus sonner, il avait soudain l'impression que sa place n'était pas ici, qu'il n'était plus attendu .

Il fit quelques pas, désorienté, revenant quand même malgré lui vers la grille.

Comme il allait y arriver, il s'immobilisa soudain. Il venait d'entendre la voix d'Irène (il l'au-

rait reconnue entre cent mille) elle disait, car il devait y avoir un banc derrière les charmilles :

— Asseyez-vous, Monsieur Gilles, là nous serons bien.

Puis un silence troublé seulement par une toux légère.

— Que peuvent-ils bien faire ? se demanda-t-il.

Enfin, la voix du jeune homme s'élevait à son tour :

— Irène, disait-elle, papa doit revenir prochainement passer quelques jours parmi nous, laissez-moi lui avouer l'immense amour que j'ai pour vous, laissez-moi lui dire tout le bonheur, toute la joie que j'aurai à vous avoir pour compagne ! Connaissant mon état, il n'osera pas refuser, refuse-t-on au voyageur égaré la goutte d'eau qui lui permettrait de continuer sa route ?

« Non, n'est-ce pas ? Et vous, si bonne, refuserez-vous de me rendre la vie ? Puisque seul votre amour me guérira !

— Attendez encore, ne brusquez rien, reprenait lentement la jeune fille, patientez !

Elle espérait gagner du temps, comptant sur le miracle opéré par la venue de Jean-Gui.

Elle se disait aussi qu'après le départ de ce dernier, elle serait plus libre, et qu'elle pourrait alors mentir à Gilles, par charité, elle pourrait lui faire croire que son cœur enfin s'était laissé toucher, et elle ferait semblant de le suivre et de s'intéresser à ses projets d'avenir.

Cela ne tirerait pas à conséquence, puisque le pauvre jeune homme était malheureusement condamné.

Et s'il vivait ?

Mais non, c'était impossible, il n'y avait qu'à le regarder, observer son visage que chaque jour pâlisait et creusait davantage.

Et puis, même qu'il en revienne, qu'il en réchappe, elle oserait alors énergiquement lui parler, lui démontrer l'inanité de ses rêves.

Elle dirait qu'elle lui avait menti, et pourrait-il songer un seul instant à lui en vouloir ? Puisqu'elle aurait agi par fraternelle pitié ?

Mme Nortemps avait fini par s'apercevoir de l'attraction de son beau-fils pour la jeune fille. Elle fermait les yeux, s'occupant elle-même davantage des enfants. Depuis qu'elle sentait la mort rôder dans la maison, elle avait renoncé à ses sorties, ayant perdu le goût de rire.

Et puis, quel mal faisaient-ils ?

Elle devinait bien qu'Irène, quoique ne connaissant pas l'existence de Jean-Gui, se prêtait au jeu par charité — ce n'était pas une intrigante — et elle savait, elle était sûre, que la passion de Gilles ne dépasserait pas le cadre des convenances. Elle le savait trop épris d'idéalisme, pour être capable d'une liaison banale et fugitive.

Oh ! certes, s'il eut été bien portant, il aurait fallu faire attention, avec un caractère comme le sien, tout était à redouter, n'aurait-il pas peut-être poussé la folie jusqu'à vouloir faire sa femme de la gouvernante de ses sœurs !

Elle ne se souvenait pas qu'elle-même, aspirante comédienne sans fortune, avait été bien heureuse de trouver sur sa route le riche Jérôme Nortemps vingt ans de plus qu'elle, père de famille et veuf !

Mais ce qu'elle admettait bien pour Jérôme, car au fond d'elle-même elle trouvait que c'était ce dernier qui avait fait une bonne affaire, elle ne l'aurait pas admis pour son fils, et s'il avait vécu, elle lui aurait trouvé une fiancée de son goût, riche et bien apparentée.

Un long moment, Jean-Gui demeura sans bouger, incapable de penser, de prendre une décision, comme un homme qui a reçu un coup de massue. Un instinct secret l'avertissait cependant, qu'il aurait dû paraître, se présenter, afin de chasser les sortilèges. Il entendait encore la phrase de la jeune fille, la seule qu'il eut entièrement retenue :

« Attendez encore, ne brusquez rien, patientez !

Et cela lui était un baume, elle n'y tenait pas tellement puisqu'elle n'était pas pressée !

Il allait enfin se décider à sonner à la grille quand la voix du jeune homme s'éleva de nouveau :

— Regardez Irène, comme le ciel est pur aujourd'hui, le printemps est proche, on le sent venir comme un beau pâtre chargé de dons et de promesses. Si vous le voulez, nous vivrons ici, ou dans une autre ville, mais sur cette côte enchantée.

« Il semble qu'il sera si facile d'y être heureux, la mer est si belle, les fleurs si odorantes ! Nous aurons une vie très douce, pleine de tendresse et de poésie, nos âmes n'auront aucun secret l'une pour l'autre. Voyez-vous, c'est de cela que j'ai toujours été malheureux, je n'avais pas d'ami pour me comprendre, mon père me faisait peur et ma belle-mère m'était étrangère.

« Avec vous Irène, ma femme ! Vous l'élue entre toutes, celle que j'ai choisie, je me sens en communion, je sens que chacune de mes paroles trouvent en vous un écho, et qu'elles ne se répandent pas en vain.

Comme toujours Irène ne répondait rien, elle avait recononcé à lui faire entendre raison, il tenait à son idée, elle durerait autant que lui. Et puisqu'il allait mourir autant lui laisser son illusion.

Elle écoutait donc, les yeux à terre ou tournés vers le large, le murmure passionné auquel il l'avait habituée chaque jour.

Si elle avait pu savoir que Jean-Gui écoutait tout près d'elle ! Crispé, tendu, le poing serré dans sa poche et jaloux à en mourir !

Un combat terrible se faisait en lui. Qu'allait-il faire ?

Allait-il se précipiter comme un fauve dans le jardin, s'emparer d'Irène et l'emporter avec lui ? Ou bien allait-il repartir sans lui avoir parlé, se réservant après, de la cingler de tout son mépris dans une lettre d'adieu ?

Se présenterait-il au contraire comme s'il n'avait rien surpris, rien entendu, à seule fin de l'observer et d'obtenir une franche explication ? Il s'était mépris aussi sur le silence de la jeune fille pourquoi ne s'était-elle pas défendue de ce bonheur que son compagnon lui faisait entrevoir, pourquoi ne le repoussait-elle pas ?

Était-elle donc consentante et complice ?

Pouvait-il deviner tout le machiavélisme de la situation !

Mais alors, elle était parjure, hélas ! L'avait-il à ce point méconnue ?

Perfide et menteuse !

C'était donc pour cela qu'elle ne voulait pas quitter les Nortemps, son bonheur, son avenir était chez eux.

Dans sa douleur et sa colère il pulvérisa l'écrin contenant la bague achetée avec tant de joie, il avait envie d'aller la jeter dans la mer, et avec elle tout son passé.

Puis il se dit qu'elle serait pour une autre, une autre qui ne lui mentirait pas.

Mais où était-elle cette autre ? Existait-elle seulement ? Et toutes les femmes n'étaient-elles pas semblables, fausses et incapables d'un grand sentiment ?

Puis il se disait aussi, cherchant à l'excuser que c'était ce jeune homme, ce Gilles, ce riche, cet oisif, qui avait tout fait pour lui voler le cœur de la jeune fille, c'était ses paroles ensorceleuses, peut-être mensongères qui avaient fait tout le mal. Mais tout n'était peut-être pas perdu, qui sait, si en le revoyant, elle ne tomberait pas dans ses bras ? Pourtant, il sentait qu'au fond de lui, toujours un doute subsisterait, lui gâchant son bonheur.

La nuit s'était mise à tomber, il ne s'était toujours pas présenté à la villa.

Lentement, comme à regret, il regagna l'hôtel où il avait retenu une chambre.

Sans diner, il se jeta sur son lit, mais il ne put dormir, toute la nuit se passa pour lui à réfléchir, torturé par les affres de la jalousie, une jalousie terrible dont il ne se sentait pas maître.

Il avait trop rêvé à elle durant les insomnies de ses nuits Marocaines, il l'avait aussi trop

idéalisée, le réveil était affreux, c'était pire que tout ce qu'il eut pu imaginer.

Il eut cent fois mieux aimé la savoir morte, immobile et perdue à jamais.

Mais belle ! Mais vivante ! Mais heureuse dans les bras, sur le cœur d'un autre ! Il ne pourrait le supporter.

Au petit matin, la fièvre lui battant les tempes, il songea un instant à se venger, il la tuerait plutôt que de la perdre, ou bien lui, le ravisseur, ou même tous les deux.

Puis il songea qu'il ne pouvait faire cela, avec la situation qu'il occupait maintenant, quel scandale ! Le bague serait au bout, et s'il était acquitté, comme drame passionnel, pouvait-il vivre avec ses remords ?

Non, il ne pourrait pas.

Il songea encore avec ironie que la situation dont il était si fier ne lui servirait plus à rien, maintenant, pour qui aurait-il du courage ? Pour qui travaillerait-il ?

La solution la meilleure était de se supprimer lui-même puisque le bonheur qu'il croyait atteindre se détournait de lui, il se rayerait volontairement du nombre des vivants.

N'étais-ce pas par lui seul qu'il avait acquis cette situation inespérée ? Par sa seule volonté de parvenir ?

Il n'avait rien à se reprocher, il n'avait pas le remords d'avoir, pour sa réussite, foulé un autre aux pieds. Sa conscience était pure et nette de tout reproche.

Et bien, puisqu'il avait forcé le destin, puisqu'il s'en était rendu maître, il le serait aussi de sa vie.

Il était trop fier pour supporter cette défaite, il souffrait trop pour l'accepter.

Il savait bien qu'on s'habitue à sa douleur, qu'elle fini si bien par tenir à vous comme un vêtement collé à la peau qu'on ne peut plus s'en séparer.

Mais il refusait de se laisser contraindre, il refusait le vêtement trop lourd.

Soudain, il pensa à ses morts, à sa mère surtout qui s'était tant privée pour lui faire donner l'instruction dont maintenant il était fier. Elle ne voulait pas de cela. Toujours elle l'avait poussé dans la voie du courage et du renoncement.

Il revit l'humble pierre grise, l'inscription qui s'effaçait déjà, et bientôt l'image d'Irène s'estompa, faisant place à celle de sa mère, attentive et bonne, comme elle lui apparaissait autrefois.

Il se redressa :

Non ! Non ! Il ne ferait pas cela, il ne se détruirait pas, lâchement, par peur de souffrir, il renoncera à ce rêve de jeunesse, il essaierait d'oublier...

Il finit par pleurer et cela le soulagea beaucoup, puis il s'endormit quelques heures.

CHAPITRE XIII

Il demeura une semaine à Menton, et tous les jours, à des heures diverses, il allait rôder aux abords de la villa, épiant Irène. Il voulait avant la décision qu'il allait prendre, être sûr de sa trahison. Il souhaitait plus que tout au monde se tromper, hélas ! les apparences semblaient

vouloir donner raison à ses craintes.

Parfois, la jeune fille apparaissait seule, ou accompagnée des fillettes, mais le jeune homme ne tardait pas à la rejoindre.

Il lui prenait alors le bras, et tous deux se promenaient à travers les allées, causant familièrement.

Le visage tendu, les mains accrochées aux barreaux, il ressassait des phrases sans suite qui ne sortaient pas de ses lèvres.

« Irène, pourquoi m'avoir trahi ! Pourquoi n'avoir pas eu la patience d'attendre, je t'aimais tant moi aussi, pour toi j'avais lutté, amassé mois par mois, semaine par semaine, afin d'obtenir ce jour bienheureux où je devais te revoir.

Puis il se mettait à ricaner :

Parbleu ! Ironisait-il, voyant le jeune homme d'apparence si chétive et si faible, elle a eu peur de l'avenir avec moi, peur de la misère peut-être, et elle préfère épouser ce riche cadavre ! Ah ! elle ne tardera sans doute pas à se parer du voile des veuves, peut-être s'imaginer-t-elle que je voudrais d'elle encore après, d'elle et de son écœurant héritage !

Il se torturait. C'était un peu sa faute aussi, pourquoi dans ses lettres, ne pas lui avoir exactement rendu compte de son ascension, de ses projets ? Il avait voulu l'éprouver et l'épreuve n'était pas à l'avantage de la jeune fille, il avait mal misé.

Maintenant, il avait vingt-huit ans, il était tard dans son cœur pour recommencer sa vie, pour tenter une nouvelle chance.

Il se sentait environné d'une immense solitu-

de, il n'y avait plus dans son existence que le travail. Il reprendrait la chaîne, mais comme ce serait dur !

Comme la vie lui serait accablante ! Demain serait le dernier jour qu'il viendrait ici, ce serait la dernière fois qu'il la verrait. Il emporterait l'image d'une jeune fille vêtue de robes pâles, au bras duquel s'appuie un grand jeune homme aux cheveux blonds et rebelles, penché vers elle amoureusement.

Il ne savait pas que ce dernier jour lui serait particulièrement atroce, qu'il lui porterait le coup fatal.

Ce jour-là, comme à leur accoutumée, les deux jeunes gens étaient assis sur leur banc, tout près du petit mur, mais à l'abri de la charmille très touffue à cet endroit.

On ne pouvait les voir du dehors, mais ce qu'ils disaient s'entendait parfaitement.

Quand Jean-Gui arriva, ils étaient déjà installés, et devisaient tranquillement.

— Voyez, dit soudain le jeune homme, votre fiancé n'arrive pas, peut-être a-t-il senti de loin, que sa présence est désormais inutile.

A ces paroles, Irène ordinairement si douce, sentit une brusque colère l'envahir, elle fut sur le point de crier :

« Taisez-vous ! Vous savez bien que je l'attends, que je l'espère chaque jour, et que s'il n'est pas encore arrivé, c'est que des obligations importantes le retiennent loin de moi. Vous savez bien que je l'aime toujours, que je n'aime que lui seul, et si je supporte vos déclarations, si je me prête à ce jeu basé sur un mensonge, c'est parce que vous me faites pitié. Mais je

ne vous aime pas, je ne vous aimerais jamais, je n'ai pour vous qu'une amitié fraternelle, je voudrais vous voir bien portant et heureux, mais ce bonheur je ne puis pas vous le donner. »

Elle se contentait pourtant ; pourquoi détruire en un instant tout le bienfait de sa charité !

Comme à l'ordinaire cela ne tirait pas à conséquence. Ah ! si elle avait parlé, si cette fois encore, la compassion, la pitié, ne l'avait pas rendue muette, quelle revanche et quelle joie pour Jean-Gui aux aguets.

De son côté, celui-ci serrait les dents pour ne pas trahir sa présence, tout à l'heure aussi il avait failli crier :

« Je suis là ! Je suis venue, je n'ai pas senti que ma présence n'était plus nécessaire ; je viens reprendre Irène que vous m'avez volée ! »

Si la jeune fille avait seulement un peu protesté il aurait crié cela, mais elle s'était tue, ce silence prouvait une fois de plus qu'il l'avait perdue sans retour et qu'elle ne l'aimait plus.

Il ne demeura pas davantage, le passé était bien mort, il ne ressusciterait pas.

Il rentra à son hôtel, régla sa note, puis monta faire ses bagages.

Dans quelques heures, il voguerait vers la Grèce, c'est dans ce pays, de ville en ville, qu'il trainerait parmi les temples en ruines et les faux Dieux de marbre, ses regrets et sa douleur.

L'argent épargné avec tant de bonheur qui devait être employé à leur voyage de noce et à leur installation, il le disperserait au gré de sa fantaisie et de ses désirs.

Bientôt il serait loin, jamais il ne reviendrait

dans cette ville qui avait vu la fallite de son cœur. Il ne reviendrait pas non plus en France, il n'y avait plus aucune attache, il demanderait de rester là-bas, à un poste définitif, et avant de reprendre le paquebot qui l'emporterait pour toujours, il irait dire un dernier adieu à ses morts, une aïeule, son père et sa mère et une petite sœur morte très jeune. Il leur porterait son ultime offrande son dernier souvenir.

CHAPITRE XIV

De son côté, Irène ne le voyant pas venir, se désespérait. Elle avait écrit une lettre qui était demeurée sans réponse, pour cause ! Jean-Gui était loin, il rêvait parmi les marbres, songeant à sa jeunesse qui allait bientôt s'enfuir, à l'amour qu'il avait poursuivi en vain.

Il se disait qu'à l'image de toutes ces déesses, de tous ces temples de marbre, qui n'étaient pour la plupart plus que des débris, l'amour humain se fane, tombe en poussière et meurt bien avant la fin de la vie, que rien ne dure, et que le sien était mort seulement un peu plus tôt, avant l'échéance ordinaire.

Il se découvrait aussi des dispositions pour l'archéologie, amassant marbres et pierres.

Il avait aussi, moyennant une assez importante somme d'argent, acquis un petit Tanagra de marbre.

Quelle était jolie drapée dans ses voiles, le visage étroit et pur.

Il l'emporterait précieusement et le mettrait

sur son bureau. Une autre fois, dans un petit village près d'Athènes il avait eu un coup au cœur. Dans une jeune Grecque, il avait cru voir Irène, Irène qui aurait deviné le drame, et aurait usé de ce stratagème pour le revoir !

Il lui avait parlé, mais il était bientôt revenu de son erreur, la belle Grecque ne connaissait pas un mot de français.

Il était fou ! Cela véritablement n'allait pas mieux s'il allait maintenant imaginer la reconnaître dans chaque passante !

Enfin, les deux mois de congé expirèrent, il reprit le chemin du retour, le portefeuille vide, mais les yeux remplis des merveilles entrevues.

Pourtant, une vision effaçait toutes les autres, celle d'un jeune fille en robe pâle donnant le bras à un jeune homme blond, penché amoureuxment vers elle.

Pauvre petite Irène qui ne recevait plus rien de Jean-Gui, il n'était pas venu et ne lui écrivait plus ! Qu'est-ce que tout cela cachait-il ?

Peut-être était-il malade ?

Elle se torturait en vain, cherchant à deviner les raisons de ce silence.

Un soupçon soudain la saisit : Si Gilles faisait disparaître les lettres !

Mais non, il en était bien incapable, c'était d'ailleurs Arlette qui recevait le courrier, Gilles se levait tard et était la plupart du temps encore dans sa chambre quand le facteur passait, Alors Arlette ? sollicitée par son beau-fils ?

Elle se refusait à le croire. Elle résolut donc de guetter chaque matin le facteur, lui demandant s'il n'avait rien pour elle.

Il ne s'arrêtait pas toujours à la villa, n'ayant pas tous les jours du courrier à remettre. Monsieur Nortemps écrivait peu et les amis Parisiens d'Arlette semblaient l'avoir oubliée.

Et chaque fois qu'Irène posait sa question, il répondait non, invariablement.

Elle n'allait pas aussi suspecter le facteur, alors, que supposer ?

Plus de deux mois avaient passés depuis la dernière lettre de Jean-Gui, annonçant sa venue, que s'était-il passé ?

De bonne foi elle s'interrogeait.

Elle n'avait rien à se reprocher, elle l'aimait toujours d'un amour égal et sincère, l'affection qu'elle portait à Gilles, au pauvre malade, n'avait pas un seul instant altéré le sentiment qu'elle portait à son fiancé. Au contraire, elle l'aimait peut-être plus qu'avant, ce temps d'épreuves lui avait fait mieux sentir combien il lui était cher et combien elle aurait de joie à le retrouver.

Et elle était sans nouvelles ! L'esprit réellement à la torture.

Pas un instant, elle imaginait ce qui était arrivé, elle avait trop de confiance en lui pour supposer qu'il l'aimât moins.

Mais elle l'imaginait malade, gravement même, elle le voyait fiévreux et seul, l'appelant dans sa détresse et son délire, et une impatience, une grande tristesse s'emparaient d'elle.

Elle devenait nerveuse et avait de la peine à écouter sans impatience les habituels propos de Gilles, éternellement ressassés.

N'y tenant plus, elle écrivit une seconde lettre l'adjuvant de lui répondre, de lui dire la

vérité, puis une troisième, et toujours rien, le silence.

Peut-être était-il mort ?

Une quatrième et une cinquième suivirent, toujours pas de réponse.

— Ah ! dit-elle un matin à Gilles, ne pouvant plus se contenir, votre amour m'a porté malheur ! Mon fiancé est perdu pour moi, voilà cinq lettres qui demeurent sans réponses.

Le jeune homme ne répondit pas, mais une courte flamme brilla dans ses prunelles.

La jeune fille ne la vit point, heureusement pour lui, car elle l'aurait détesté.

— Que me reste-t-il maintenant ?

— À force de me contraindre à vous aimer, vous avez créé des sortilèges et son cœur s'est éloigné de moi. Que me conseillez-vous de faire ?

— Attendre. Attendre et espérer.

— Vous parlez comme un père de l'Eglise, mais je ne puis plus attendre, plus espérer ! Je ne vis plus ! Evidemment, vous êtes heureux, vous croyez avoir atteint votre but !

— Je n'ai rien atteint et j'attends toujours, j'espère. Si toutefois ce n'est pas fou d'espérer, quand on est comme moi malade. Quoiqu'il en soit, j'espère quand même, j'ai confiance dans le destin, c'est peut-être lui qui vous laisse ainsi seule et désemparée, veuve de votre amour.

— N'employez pas de tels mots s'écria-t-elle, saisie d'une crainte superstitieuse, de tels mots portent malheur ! Attendez encore avant de porter de tels jugements, et puisque tout à l'heure vous parliez d'espérance, vous avez raison, je veux espérer encore, malgré tout.

Là-dessus elle le quitta, inquiète et mécontente. Elle était assez superstitieuse, est-ce qu'en effet cela ne lui aurait pas porté malheur de s'être prêtée à la comédie que lui faisait jouer Gilles ?

Il fallait que cela finisse, elle refusait de se livrer plus longtemps à de pareils mensonges, à de telles absurdités.

Tant pis, elle lui dirait la vérité, qu'elle ne l'aimerait jamais, lui annonçant son intention de partir au Maroc (elle avait fait quelques économies) si son fiancé restait toujours silencieux.

Elle n'allait pas toujours se sacrifier ainsi, à la fin ce garçon l'obsédait. Elle en avait assez. Elle avait envoyé encore une sixième lettre, elle n'en écrivait plus qu'une, et puis elle partirait, elle irait le rejoindre.

Et s'il était mort ? Que ferait-elle, seule, dans une ville étrangère, n'ayant pas d'argent pour payer son retour ?

Elle écrirait aux Nortemps, ils lui enverraient bien l'argent nécessaire, Gilles serait si heureux de la retrouver.

Et s'il en aimait une autre ? S'il s'était marié là-bas ?

Elle n'osait pas s'attarder à cette pensée, pas plus qu'à celle de sa mort, tout cela était trop terrible. Elle allait donc parler, confier ses projets, elle n'eut pas cette peine, un matin, elle reçut une lettre du Maroc. Elle l'ouvrit en tremblant, c'était bien l'écriture de Jean-Gui.

Donc s'il lui écrivait c'est qu'il n'était pas malade, ou qu'il était guéri !

Elle alla s'enfermer dans sa chambre pour être plus tranquille.

Voici ce qu'elle lut :

« Ma chère Irène.

« Certaines circonstances m'ont empêché d'effectuer le voyage dont je t'avais parlé. Crois bien que j'en ai été infiniment contrarié.

« Si j'ai tardé aussi à répondre à tes lettres, c'est qu'une absence de quelques semaines m'a tenu éloigné d'ici, je te remercie vivement de l'intérêt que je semble t'inspirer.

« D'autre part, j'ai appris, indirectement, que tu t'étais fiancée. Je te félicite sincèrement, et te dégage de ta parole, car cette union, sans aucun doute, te permettra de vivre dans le bien-être et le luxe que ta jeunesse et ta beauté sont en droit d'attendre et d'espérer.

« Moi aussi, j'ai fini par comprendre que notre amitié n'était qu'une amourette de jeunesse à laquelle il ne fallait pas attacher autrement d'importance. Je t'annonce que de mon côté je vais me marier. J'ai fait la connaissance d'une jeune Marocaine (ses parents sont tous deux nés à Paris) avec laquelle j'espère trouver le bonheur.

« Je ne reviendrai pas en France, j'ai demandé ma nomination définitive, aussi, avec tous mes vœux sincères de bonheur, je te dis adieu pour toujours.

« Ton camarade d'enfance

Jean-Gui BERNAC. »

Irène lut jusqu'au bout la lettre impitoyable, lorsqu'elle arriva à l'adieu définitif, le papier se mit à trembler dans ses doigts, tandis que des voiles de brume passaient devant ses yeux. Puis soudain tout sombra. Elle glissa du fauteuil.

teuil où elle était assise, tombant sur le tapis comme une grande poupée brisée.

Son évanouissement heureusement fut de courte durée. Quand elle revint à elle, elle demeura un long temps avant de retrouver ses esprits, puis ses yeux tombèrent sur la lettre gisant sur le tapis, alors, aussitôt, la réalité lui revint.

Elle ramassa le blanc feuillet qui renfermait l'anéantissement de ses rêves, et s'étant redressée, elle la relut d'un bout à l'autre.

Elle n'arrivait pas à comprendre le pourquoi de cette rupture.

Elle allait même jusqu'à supposer que ce n'était pas Jean-Gui qui avait écrit la lettre.

Pourtant, c'était bien son écriture, droite, élégante et déliée.

Puis des larmes jaillirent de ses yeux et elle se mit à sangloter.

Avec l'abandon de Jean-Gui, il ne lui restait plus rien, elle était seule au monde.

Gilles ? Ah oui, qu'il ne vienne plus l'importuner celui-là, elle n'aurait plus la patience et le courage de l'entendre.

Il fallait qu'elle parte immédiatement, qu'elle aille le rejoindre au plus tôt, qu'elle essaie de sauver son amour s'il était encore temps !

Cette phrase : « Je vais me marier ! » lui piétinait le cœur.

Elle passait à son tour par toutes les affres de la jalousie, cette jeune Marocaine, sans doute l'aimait-il vraiment ?

Et peut-être avait-il trouvé là un prétexte en lui reprochant de s'être fiancée ailleurs, pour rompre une amitié qu'il jugeait maintenant gê-

nante ? Cette jeune fille était sans doute riche, tandis qu'elle-même ne possédait rien.

Mais qui prouvait que c'était un prétexte ?

N'avait-il pas pu écrire, demander des renseignements. Mais à qui ? Les Nortemps et les domestiques ignoraient tout du secret qui était entre elle et Gilles, secret auquel elle s'était imprudemment confiée.

· Tout d'un coup, elle crut avoir trouvé :

Ce ne pouvait être que Gilles lui-même qui avait écrit à Jean-Gui, lui apprenant qu'il devait renoncer à sa fiancée.

Cependant, était-ce possible, Gilles, ce gamin, capable de prendre de telles directives ?

Ce serait une monstruosité ! s'indigna-t-elle.

Sans réfléchir plus longtemps, elle s'essuya les yeux, les baigna d'eau fraîche, et courut frapper à la porte du jeune homme qui n'était pas encore levé.

A travers la porte elle l'interpella rudement :

« Levez-vous vite et descendez au jardin, il faut absolument que je vous parle.

A cette injonction donnée sur un ton aussi impérieux, il se leva en hâte et descendit la rejoindre. Elle ne lui dit pas un mot, mais lui tendit la lettre de son fiancé, lui faisant signe de la lire.

Crispée, l'une de ses mains déchirant le feuillage d'un arbuste, elle attendait qu'il eut fini, cherchant à déchiffrer sur son visage, à son expression, la preuve de sa culpabilité.

Quand il eut fini, il lui rendit la lettre.

« Je ne comprends pas plus que vous ce mystère, comment votre fiancé a-t-il pu savoir que vous vous étiez promise ailleurs ?

« D'autant plus que vous ne l'êtes pas du tout continua-t-il, vous n'avez jamais consenti à me faire la moindre promesse.

— Gilles ! s'écria subitement la jeune fille, vous me devez la vérité, dites-là moi, vous devez la connaître ! Comment mon fiancé a-t-il pu supposer que je n'y étais pas indifférente ?

« Si vous avez vraiment de l'amitié pour moi, si vos sentiments sont sincères, vous vous devez de faire la lumière sur cette histoire. Vous devez m'y aider !

— Mais, Irène, je n'en sais pas plus que vous, je ne sais rien, absolument rien, que voulez-vous que je vous dise ?

« Je veux bien vous aider à déchiffrer cette énigme, chercher avec vous, mais c'est tout ce que je puis faire.

Elle n'osa pas lui jeter à la face :

« Avouez donc que c'est vous qui le lui avez fait savoir, pour mieux servir vos intérêts.

« Maintenant vous êtes heureux, sans doute, vous croyez tenir la victoire, mais ne soyez pas si fier car mon fiancé perdu, je ne serais pas pour un autre, je trainerai une vie solitaire, consumée de regrets. Ce n'est certes pas ce que vous aviez espéré, cependant ce sera le résultat de vos machinations.

Bien qu'elle ne proféra pas une parole, il lut dans ses yeux l'abominable accusation.

— Irène, dit-il tristement, vous savez l'amour que j'ai pour vous — je devrais dire la tendresse — mais je lis dans vos yeux qu'en cet instant vous doutez de moi, de moi qui voudrait tant votre bonheur, et vous croyez, vous osez croire, que tout ce qui arrive est de ma



faute, voulu par moi, traîtreusement machiné dans l'ombre. Mais si vous aviez seulement la moindre sympathie pour moi, si j'étais pour vous autre chose que l'indifférent dont on supporte la présence, je ne dirai pas par devoir, mais par obligation, vous n'auriez pas un seul instant mis ma bonne foi en doute, je vous le jure.

Ces paroles ébranlèrent Irène, dispersant ses doutes, et ce fut plus doucement qu'elle demanda :

— Quel est finalement votre avis ?

— Je n'en ai pas encore, je suis comme vous : je cherche.

— En tout cas, reprit impétueusement la jeune fille, il faut que je parte sans retard, il faut que je sache ce qui s'est tramé là-bas, ce qui s'est passé dans le cœur de mon fiancé.

Gilles avait pâli.

— Vous songeriez réellement à nous quitter ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Il le faut. Comprenez-vous, Gilles, cet amour, c'est toute ma vie. Pardonnez-moi de vous parler ainsi, je comprends tout ce que mes paroles ont de cruel pour vous... Mais elles sont nécessaires. Jusqu'à ce jour, je me suis prêtée à un jeu, pour vous complaire, et que vous avez eu le tort de croire sérieux.

— Vous voulez dire que ce que vous nommez un jeu est pour moi l'unique raison de vivre, de m'accrocher encore à la terre ! Mais je savais bien au fond que vous ne m'aimeriez jamais, que vos silences, que vous vouliez me faire prendre pour un acquiescement, n'étaient dictés que par la pitié !

« Eh bien, soit ! j'accepte que ce soit par pi-

tié, je suis encore heureux de vous l'avoir inspirée. Mais ce qui serait terrible, voyez-vous, Irène, ce serait qu'un autre sentiment, moins pur, moins beau que la pitié, vous ait dicté cette patience que vous m'avez toujours témoignée.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Irène, qui comprenait à demi-mot. Voulez-vous insinuer que ce soit par intérêt ?

« C'est un sentiment qui n'a jamais guidé mes actes, et que je laisse à d'autres ! acheva-t-elle fièrement.

— Merci, dit gravement le jeune homme. Ah ! Irène, comme je vais me sentir seul, vous partie, pour combien de temps ? peut-être pour toujours !

« Qui sait si, à votre retour, si toutefois vous revenez, Gilles sera encore sur cette terre ? Je vais tant souffrir de votre départ ! Je n'aurai plus, chère petite sœur, votre voix douce pour me consoler, pour m'apaiser.

— Je vous promets de revenir sitôt que je le pourrai, dit solennellement la jeune fille, et ce sera peut-être plus rapidement que vous ne l'espérez, ajouta-t-elle tristement.

« Peut-être des déceptions cruelles m'attendent-elles là-bas ! Alors, ce sera avec joie que je retrouverai votre amitié.

— Je souhaite que vous y trouviez le bonheur ! dit lentement le jeune homme qui depuis longtemps avait appris à renoncer.

Sur ces mots, ils se séparèrent et ne se parlèrent plus de la journée.

CHAPITRE XV

Cela avait été très difficile de convaincre Arlette de la nécessité de ce départ.

Il avait fallu ruser, user de diplomatie.

La jeune femme s'effrayait de demeurer seule avec Léontine pour unique auxiliaire.

Elle ne voulait pas remplacer la jeune fille, dont elle escomptait le prompt retour.

Le matin de son départ, Gilles lui avait remis une enveloppe, lui demandant de ne l'ouvrir qu'une fois en pleine mer.

La veille, ils avaient eu un dernier entretien, sur leur banc, au fond du jardin.

Le jeune homme avait pris les mains d'Irène dans les siennes et les pressait doucement.

Tous deux étaient fort émus et les paroles sortaient difficilement de leurs lèvres.

— Irène, dit soudain le jeune homme, voulez-vous me faire un dernier plaisir ?

— S'il est dans mes possibilités.

— Certes !

— Alors, formulez.

— Je voudrais vous donner un baiser. Un baiser fraternel, qui ne tire pas à conséquences, sur le front, et puis, je voudrais aussi une de vos jolies boucles brunes, et quand vous serez loin, perdue peut-être sans retour, je la respirerais avec enivrement et je croirais encore sentir près de moi votre chère présence, dites, le voulez-vous ?

Pour toute réponse, elle tendit son front sur lequel il imprima doucement ses lèvres.

— Voulez-vous me le rendre ?

A son tour, elle baisa le front du jeune homme, entre les mèches pâles et rebelles.

Et le soir, après dîner, avant de lui dire bonsoir, elle lui remit, serrée dans un mince papier, et nouée d'une ruban, la mèche couleur d'ébène qu'il avait demandée.

Maintenant, sur le pont du navire, vêtue de noir comme à son arrivée à Paris, elle regardait fuir la terre de France qu'elle ne reverrait peut-être pas.

Qui sait ce qui l'attendait là-bas ? Ce que lui réservait l'avenir ?

Appuyée au bastingage, elle demeura longtemps immobile, semblant rêver, elle avait retiré son chapeau, le vent agitait ses cheveux nus comme des plumes.

Un peu plus tard elle ouvrit l'enveloppe remise par Gilles.

Une exclamation de stupeur lui échappa, outre quelques feuillets recouverts de la fine écriture du jeune homme, des billets de banque s'en échappèrent.

Elle s'empara d'abord de la missive qu'elle lut d'un bout à l'autre.

« Chère petite Irène

« Quand vous lirez ces lignes vous serez déjà loin, oublieuse sans doute de ceux que vous laissez derrière vous, toute à ce qui vous attend là-bas, sur cette terre inconnue..

« Je souhaite, petite Irène, que vous y trouviez la joie au visage émerveillé, qu'elle vous prenne par la main et qu'elle ne vous quitte plus

« Je vous écris comme si vous étiez déjà loin-
« taine, et cependant vous êtes encore tout près
« de moi, de nous, vous reposez heureuse, et
« les songes qui vous bercent ne sont sans
« doute que des rêves de bonheur.

« Il faut que vous sachiez, Irène, que vous
« en soyez sûre, que je vous ai vraiment aimée,
« d'un amour absolu et sincère, dépouillé
« d'égoïsme. Si j'ai pu parfois, vous obséder
« de mes soupirs ne m'en gardez pas rancune
« n'en riez pas non plus, c'est le dernier sou-
« venir que vous emportez de France, et pour
« moi, c'est ma dernière saison de bonheur.

« Ah ; petite Irène trop chérie ! Longtemps,
« toujours, jusqu'à mon dernier souffle, votre
« souvenir m'habitera, votre visage tant aimé,
« votre précieux visage, resplendira éternelle-
« ment derrière mes yeux fermés, tandis que
« mon cœur écouterait chanter en secret la dou-
« ce musique de votre voix.

« Le jardin va me sembler désormais bien
« désert et bien triste ! Nous ne verrons plus
« votre forme exquise errer à travers les al-
« lées, et les heures bien solitaires et bien
« longues, dépouillées de nos chères causeries !

« Je pense Irène, que vous ne m'en voudrez
« pas, si je joins à ma lettre quelques pauvres
« billets.

« J'ai si peur que là-bas vous soyez démunie !
« Et puis, sait-on jamais ? S'il vous fallait
« revenir, je sais qu'Irène est pauvre, riche seu-
« lement de sa beauté et de son cœur !

« Acceptez ce piètre présent, et s'il vous est
« inutile, vous l'emploierez à soulager quelques

« misères, votre âme généreuse ne sera pas en
« peine.

« Je vais baiser vos cheveux avant d'aller
« dormir, je veux les garder un instant sur mes
« yeux afin qu'ils me dispensent de beaux son-
« ges, afin que je rêve de vous... Ainsi ferais-je
« chaque soir.

« Adieu Irène; n'oubliez pas que quoiqu'il
« arrive, tant que j'aurai un souffle de vie, vous
« ne ferez pas en vain appel à votre ami, car
« c'est uniquement cela que je veux demeurer
« pour vous.

« Adieu, pensez à moi quelquefois, et soyez
« heureuse, c'est le dernier vœu que je forme
« pour vous.

Gilles. »

A la lecture de cette lettre, des larmes em-
buèrent les yeux d'Irène. Pauvre Gilles ! Oui,
il l'aimait vraiment, sans égoïsme c'était vrai.
A ce moment elle regrettait les circonstances
qui faisaient qu'elle ne pouvait répondre à son
amour.

Elle aurait aimé qu'il soit près d'elle, afin de
le consoler, espérant, par des mots fraternels,
presque des mots de maman, lui faire oublier sa
peine.

De toute son âme elle adressa au tendre ca-
marade un fervent souvenir. Elle souhaitait de
tout son cœur qu'il guérisse et soit heureux.

Puis, sa pensée changeant d'objet, se tourna
vers Jean-Gui. Elle relut la dernière lettre qu'il
lui avait adressée, un peu inquiète tout de mê-
me de l'issue du voyage.

Qu'allait-il dire en la voyant arriver ? Peut-
être refuserait-il de la recevoir, de lui parler.

Et si elle allait arriver trop tard, s'il était déjà marié !

Elle se demandait ce qui avait bien pu se passer, ne soupçonnant pas un instant la vérité.

Elle n'avait pris qu'une valise, sa malle était restée chez les Nortemps, toute prête à être expédiée le cas échéant.

Aussi, sitôt débarquée, elle ne prit pas le temps de chercher une chambre, elle s'informa et se rendit directement à la maison de commerce. Elle n'avait pas le temps d'admirer le ciel d'un colori si riche et si puissant qu'elle n'eut jamais soupçonné, ni les pittoresques ruelles où jouaient des enfants vêtus de loques bigarrées.

Elle allait sans rien voir, trainant sa valise qui lui cassait les bras.

Enfin, elle arriva devant un bâtiment de belle apparence, construit à l'Européenne.

Un grand porche s'ouvrait devant elle, elle avisa un homme qui en sortait.

— Peut-on voir Monsieur Bernac ? lui demanda-t-elle.

— Adressez-vous au bureau de renseignements, là, à gauche.

— Merci Monsieur.

Au bureau des renseignements, un petit homme de terne apparence lui répondit d'un ton laconique :

— Monsieur Bernac ne reçoit que le matin. Et si c'est pour une demande d'emploi, c'est inutile, nous ne prenons personne.

Pouvait-elle dire à ce personnage falot, qu'elle était la fiancée de Jean-Gui Bernac, et

qu'elle venait de France uniquement pour le voir !

Non, vraisemblablement.

Elle l'attendrait donc à la porte de l'établissement.

— A quelle heure sort-il ? demanda-t-elle encore.

— Il n'a pas d'heure, quelquefois avant tout le monde, d'autres fois, quand des affaires pressées le retiennent, assez tard.

Les tribulations commençaient, mais elle ne voulait pas se décourager, elle savait que tout à l'heure elle le verrait, s'expliquerait. Elle attendit donc tout près de la maison.

Hélas ! Elle ne vit rien venir. Au bout d'une attente interminable, elle vit sortir des hommes et des femmes, mais elle ne vit pas celui qu'elle attendait.

Elle se rappela soudain que le garçon lui avait dit que parfois il sortait après tout le monde — il devait sans doute avoir un petit poste de chef — et reprenant courage elle attendit encore.

Elle vit sortir une auto, mais de l'endroit où elle était, elle ne put voir ses occupants.

Elle commençait vraiment à désespérer se demandant soudain où elle allait passer la nuit. Enfin, n'y tenant plus, elle retourna au petit bureau.

Le garçon s'habillait, s'apprêtant à partir.

— Monsieur Bernac, demanda-t-elle, n'est pas encore sorti ?

— Notre fondé de pouvoir vient de partir voici un instant, vous ne l'avez pas reconnu dans son auto ?

— C'était Jean-Gui... c'était Monsieur Bernac ?

L'homme la dévisageait curieusement, amusé de son trouble.

Elle balbutia quelques paroles et sortit.

Dehors, elle fut un instant à se demander ce qu'elle allait faire, attendre à demain, ou se rendre immédiatement au domicile de son fiancé. Le plus raisonnable était certainement d'attendre le lendemain, mais elle n'en avait ni la patience ni le courage.

Tant pis pour ce qui en résulterait, elle se présenterait quand même ce soir !

Avec beaucoup de peine et après une marche interminable, elle arriva enfin devant une petite villa de belle apparence.

Un jardinet l'entourait. Elle s'étonnait de ce luxe dans lequel il semblait vivre. Une auto, une villa ! Il ne lui avait jamais rien dit touchant cela, peut-être pour lui donner moins de regrets !

A présent elle n'osait pas sonner, appréhendant ce qui l'attendait, et pour retrouver ses esprits, pour remettre du calme dans ses idées, comme Jean-Gui à Menton, elle fit le tour de la propriété. Il fallait cependant se décider, elle n'était tout de même pas venue jusqu'ici pour rien ! S'armant de courage, elle se décida enfin. Un coup timide mais qui lui sembla tinter très fort et très longtemps.

Son cœur battait à coups précipités, et elle sentait ses jambes se dérober sous elle.

Elle avait envie de se sauver, et elle avait peur aussi de s'évanouir.

L'attente se prolongeait, elle resonna un second coup.

Enfin, elle vit la porte de la maison s'ouvrir et apparaître un grand diable de Marocain à la mine agressive.

Vêtu à l'européenne, il avançait majestueusement. En voyant la visiteuse son regard de braise s'adoucit, sans ouvrir la grille il l'interrogea :

— Que veux-tu, Mademoiselle

— Monsieur Bernac est-il là ? Peut-il me recevoir ?

— Maître n'est pas là, maître dîne en ville, chez des amis. Maître rentrera beaucoup tard.

Cela, c'était le dernier coup. Elle ne le verrait pas encore ce soir, peut-être avait-il été dîner chez sa fiancée ? C'était même certain !

Elle allait repartir, trainant sa valise, en quête d'un gîte pour la nuit.

Un découragement subit la saisit, elle eut envie de pleurer, et malgré elle, des larmes lui montèrent aux yeux.

Le Marocain vit son désarroi et demanda d'un ton appitoyé :

— Tu viens de loin ?

— De France.

Il leva les bras :

— De France ! Et tu ne sais où aller ! Toi sœur de maître ?

Saisissant la perche tendue, Irène s'écria, mentant pour la première fois de sa vie :

— Cousine ! Cousine !

— Alors, entre, maître heureux de te recevoir.

Elle hésita un instant, que dirait Jean-Gui en la voyant chez lui ?

Mais son hésitation fut de courte durée, elle suivit, une joie soudaine au cœur, le gardien bronzé.

Tant pis pour ce qui arriverait, l'essentiel était qu'elle soit dans la place.

Ils traversèrent un grand vestibule puis son guide ouvrant une porte, la fit entrer dans un petit salon décoré à l'orientale.

En face, se dressait un large divan, recouvert de fourrures et de coussins. A gauche, se profilait un grand meuble bas, long et sombre, sur lequel trônaient livres et bibelots de tous genres et de toutes valeurs.

A droite, tout près du divan, un petit guéridon bas supportait un service de fumeur. Aux murs quelques gravures, des tissus précieux. Le sol, dallé de mosaïques de différentes couleurs, était çà et là, recouvert de riches tapis. Deux fauteuils de cuir cloutés d'acier, invitaient à la paresse.

Une odeur de tabac oriental régnait dans la pièce. Par la fenêtre, on apercevait le jardin et le ciel qui prenait des tons d'ocre rose.

Il lui désigna le divan :

— Repose-toi jusqu'à l'arrivée du maître.

Irène ne se fit pas prier. Otant son chapeau elle s'étendit à demi.

Un moment après le serviteur réapparut tenant un plateau sur lequel étaient des fruits, du thé et des gâteaux secs.

Il le posa sur le guéridon près de la jeune fille, en lui faisant signe de se restaurer.

Elle le remercia et quand il eut disparu, elle grignota quelques gâteaux, but une tasse de thé et mangea quelques fruits.

Après cela alla mieux. Elle se sentit plus forte pour affronter la vue et peut-être la colère de Jean-Gui.

La nuit était venue, le Marocain avait tiré un grand rideau de velours devant la fenêtre, puis il avait donné la lumière.

Une lumière tamisée, très douce, versée par une petite lampe posée dans un angle de la pièce.

Irène, en dépit des tourments qui l'agitaient, commençait de sombrer dans une douce somnolence, quand elle entendit un bruit d'auto, tout près. Bientôt, des pas crièrent sur le gravier de l'allée, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Elle entendit aussi le Marocain aller au-devant de son maître, et les deux hommes échanger un court colloque, mais elle eut beau prêter l'oreille, elle ne put comprendre ce qu'ils se dirent.

Elle entendit encore une porte se refermer et s'ouvrir, puis ce fut le silence, un silence qui commençait de l'inquiéter lorsqu'elle vit de nouveau apparaître le Marocain.

— Le maître t'attend, dit-il avec son air impassible.

Elle se leva vivement et sortit de la pièce avec lui.

CHAPITRE XVI

Jean-Gui n'était pas fiancé, il avait écrit cela à la jeune fille, par orgueil, pour mieux lui faire comprendre que si elle n'était plus digne de lui, du moins elle était oubliée.

Oh ! ce n'était certes pas que les occasions lui eussent manquées !

Depuis son arrivée ici, il avait été de tout temps recherché par les pères et mères de filles à marier.

Son caractère sérieux, sa vie droite et sa brusque montée, lui conférait tous les suffrages, et cette jeune fille Marocaine dont il avait parlé existait bien réellement.

C'était la fille de riches commerçants établis ici depuis trente ans.

Ils étaient devenus ses amis. Ces derniers espéraient qu'un jour ou l'autre, il demanderait leur fille en mariage.

Ils avaient même tâté le terrain, mais Jean-Gui ne semblait pas pressé de se marier, étant mal remis de sa déception.

Cette jeune fille avait vingt quatre ans et comme il l'avait écrit à Irène, elle était assez jolie et agréable.

Toutefois, elle ne l'intéressait pas encore. Oh ! Il savait bien qu'il finirait par se marier, il ne pourrait rester éternellement seul, alors, autant celle-là qu'une autre !

Justement, ce soir, il avait été y dîner et y passer la soirée. La jeune fille s'était mise au piano et s'accompagnant, avait chanté quelques romances.

Cela l'avait rendu triste, il s'était revu, quelques années plus tôt, arrivant dans le petit village de Provence, dans la maison d'Irène qui l'accueillait d'une chanson et d'un sourire.

Marcelle, c'était le nom de la jeune fille, chantait juste, mais le timbre de sa voix était sec, sans chaleur, elle y mettait pourtant tout ce qui

était en elle de sensibilité et de passion, afin de séduire ce beau jeune homme impassible pour lequel, en son cœur, elle avait beaucoup d'admiration, et peut-être aussi, un sentiment plus tendre, mais qu'elle s'efforçait de cacher, par orgueil.

Aussi regagnait-il sa maison ce soir là, assez mélancolique.

Malgré lui, il pensait à Irène, il la revoyait dans le jardin de la villa de Menton, se promenant dans les allées, le visage souriant, heureuse sans aucun doute, avec à son bras un jeune homme blond et pâle la regardant amoureusement. Cette vision effaçait toutes les autres, et d'ordinaire elle faisait sourdre en lui une colère, une jalousie, vivaces comme au premier jour.

Mais ce soir c'était différent. Cette vision, ce rappel du passé n'éveillaient en lui que des regrets et de la tristesse.

Il fut étrangement surpris en arrivant devant chez lui, de voir de la lumière filtrer à travers le rideau du salon, et davantage encore lorsque Ahmed qui généralement se couchait avant son retour, surgit soudain des ténèbres du vestibule pour lui chuchoter mystérieusement :

« Maître, une mademoiselle est venue de France pour dire bonjour à toi, cousine à toi, elle est là, dans le salon.

Il fut une minute interloqué cherchant vainement qu'elle parente avait bien pu venir de si loin pour le voir. Il ne se connaissait aucun proche cousinage, sinon très éloigné, et depuis longtemps perdu de vue.

Et tout de suite il songea à Irène, ce ne pou-

vait être qu'elle qui était venue de France pour le revoir, mais à quelles fins ?

Peut-être son riche mariage n'avait pas abouti ? Ou son fiancé était-il mort, il paraissait en si mauvaise santé ! Il se rappelait ses dernières lettres, désespérées de son silence.

Une comédie sans doute pour donner le change, afin de l'avoir toujours à elle si le beau mariage n'aboutissait pas.

Quelle perfidie ! Et ce soir elle l'attendait là, sous son toit ! Son cœur se mit à battre à coups précipités.

Un instant il demeura indécis, partagé entre le désir de la revoir et de l'entendre, et celui de se venger, de la faire conduire dehors par Ahmed sans l'avoir revue.

Puis il songea que c'était la nuit, qu'elle serait sans doute perdue dans cette ville étrangère et que c'était peut-être la vouer aux pires aventures.

Il passa donc dans son bureau, priant Ahmed de la lui amener dans quelques instants.

Il n'arrivait pas à coordonner deux idées, elles se heurtaient dans sa tête et son cœur battait à se rompre.

Il fit quelques pas de long en large dans la pièce, essayant de retrouver le contrôle de sa pensée et de ses nerfs.

Il fallait absolument qu'il fut maître de lui, de ses réponses et de ses décisions.

Il sonna Ahmed, le priant de lui apporter un verre d'eau fraîche, le priant aussi d'attendre encore un moment avant d'introduire la jeune fille.

Le domestique partit, il s'étendit sur un divan

de cuir qui était dans son bureau, ferma les yeux, essayant de retrouver son calme. Au bout d'un long moment, il les rouvrit, se leva, brossa et détira son habit, vérifia dans une petite glace ses cheveux et quand il fut prêt sonna de nouveau Ahmed.

— Tu peux faire entrer.

Puis il s'assit à son bureau, face à la porte d'entrée, des livres de compte ouverts devant lui comme s'il était très absorbé.

Son visage, en dépit du trouble qui continuait d'agiter son cœur, avait pris une froideur apparente. Il était certes, de son côté, aussi impatient et anxieux de l'entrevue que la jeune fille, mais n'en voulait rien laisser paraître.

CHAPITRE XVII

Lorsque Irène parut tremblante, dans l'encadrement de la porte, par une volonté surhumaine pas un muscle de son visage ne tressaillit.

Cependant, une pâleur cendreuse, inaccoutumée, se répandait peu à peu sur ses traits.

Néanmoins il ne fit pas un mouvement, il ne se leva pas à son entrée, exagérant son attitude d'indifférence il demeura assis les bras étendus devant lui.

La jeune fille qui pensait se jeter dans ses bras se sentit glacée par cet accueil.

— Jean-Gui ! dit-elle faiblement.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? demanda-t-il d'une voix sans timbre et non sans ironie.

Mais elle ne trouvait rien à répondre, elle s'attendait à tout, mais pas à cela, elle aurait cent fois mieux aimé des reproches, elle aurait pu au moins se défendre, mais cette façon de la recevoir, comme il aurait reçu une étrangère, une commerçante ! Abandonnant l'habituel tutoiement. Elle se sentait à présent devant lui comme une coupable, et cependant elle n'avait rien fait dont il puisse se montrer gâché.

Il dit enfin, rompant le pénible silence, en lui désignant le divan de cuir :

— Asseyez-vous un instant.

Il évitait de la regarder, et reprit :

— Vous n'avez pas répondu à ma question ?

Au contraire de lui elle le regardait ardemment le trouvant changé mais à son avantage, et cela lui était cruel.

— Vous le savez bien, articula-t-elle enfin d'une voix lointaine, n'osant pas reprendre le tutoiement.

— N'avez-vous donc pas reçu ma lettre ? Que venez-vous apprendre d'autre, je vous ai tout dit.

— Je n'ai pas voulu le croire, c'était trop terrible !

— Il m'a bien fallu croire à la réciproque, rétorqua-t-il rudement. Croyez-vous que ce ne fut pas dur pour moi aussi ?

« Mais, maintenant, c'est fini, ajouta-t-il en se levant, comme je vous l'ai écrit je vais me marier.

— Ce n'est pas possible ! murmura Irène effondrée, laissez-moi au moins vous expliquer... c'est un malentendu, je vous assure que je ne suis pas coupable...

— Coupable ou non, il est trop tard.

A dessein, il appuya sur le mot tard, et sa voix résonna dans le silence de la pièce et davantage encore dans le cœur d'Irène.

— Mais comment avez-vous su ? cria-t-elle éperdue. Comment avez-vous su que Gilles... Qu'un jeune homme me faisait la cour ?

— Gilles, c'est bien cela, fit-il avec ironie.

— Enfin, comment l'avez-vous appris ?

— Que vous importe !

— J'ai le droit de le savoir, Jean-Gui, au nom de notre amour qui n'a pu ainsi disparaître !

— Vous l'avez foulé aux pieds, il n'est plus.

— Oh ! Mon Dieu ! dit-elle en portant les mains à son visage.

— Cette scène est inutile, reprit froidement le jeune homme, de plus elle est humiliante pour vous.

— Oh ! Jean-Gui, pouvez-vous parler ainsi, qui vous a changé à ce point ?

— Vos mensonges !

— Est-ce possible ! Mais je n'ai pas cessé, Jean-Gui de vous aimer !

— Peut-être, à votre manière, il vous fallait ménager l'avenir.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le savez. Allons, il est tard, je suis fatigué, demain, il me faudra reprendre la tâche, permettez-moi de rompre cet entretien ridicule et tellement inutile !

Là-dessus il sonna Ahmed.

— Où êtes-vous descendue ? lui demanda-t-il encore.

— Nulle part. Après vous avoir attendu à la

porte de votre bureau et ne vous voyant pas, je suis venue directement ici.

— Prenez-vous ma maison pour une pension de famille ?

« Allons, en souvenir de l'Irène d'autrefois, celle qui n'était ni fausse, ni menteuse, ni perfide, je veux bien, pour cette nuit vous offrir l'hospitalité. Cette nuit seulement, demain vous partirez, et le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de retourner en France, chez vos millionnaires ! ajouta-t-il d'un ton plein de sous-entendus.

Elle allait répondre, mais Ahmed parut au même instant.

— Reconduis Mademoiselle dans le petit salon, elle y passera la nuit, donne-lui une ou deux couvertures.

Force fut à Irène de suivre le Marocain sans autre explication.

Pour dormir, ou plutôt se reposer, car elle savait que le sommeil la fuirait toute la nuit, elle ôta seulement sa robe et ses chaussures et s'enroula dans une couverture.

Longtemps elle resta les yeux ouverts dans l'obscurité, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir puis se refermer. Sans doute Ahmed devait coucher dans une dépendance, hors de la maison. Puis un pas monter l'escalier conduisant au premier étage. Jean-Gui, probablement

Elle ferma les yeux, essayant de dormir, mais elle était trop tourmentée, trop agitée, pour sombrer dans le sommeil, elle ne réussit qu'à attraper une terrible migraine.

Après de longues heures de fièvre et d'inquiétude où elle se retournait sans cesse sur son lit,

elle vit le petit jour paraître à travers le lourd rideau.

Elle n'avait pas la notion exacte de l'heure, rien ne remuait encore dans la maison, épuisée, à bout de résistance, elle tomba enfin dans un lourd sommeil.

Elle en fut tirée par les allées et venues d'Ahmed.

Ce sommeil lui avait rendu des forces, sa migraine avait disparu. Elle se leva, mit ses chaussures, passa sa robe, peigna ses beaux cheveux emmêlés par l'insomnie et la fièvre, et se risqua hors du salon.

Justement Ahmed rentrait du jardin, des salades toutes fraîches dans les mains.

— Bonjour Mademoiselle ! dit-il en découvrant des dents très blanches, toi avoir bien dormi ?

— Très bien, répondit-elle, peu encline à étaler son souci.

— Dis-moi, reprit-elle, ton maître est-il encore là ?

Il eut un large rire :

— Tu me demandes plutôt s'il va bientôt rentrer ? Il est midi.

Irène ne pouvait en croire ses oreilles, avait-elle à ce point dormi !

— Je t'ai laissé dormir reprenait le Marocain, bien que le maître m'ait recommandé de te raccompagner hors d'ici, mais il ne se fâchera pas, il est bon.

Ainsi, Jean-Gui avait donné des ordres sans plus l'entendre et il allait rentrer pensant qu'elle était partie ! Que dirait-il en la voyant encore là ?

Elle résolut de regagner le salon et d'attendre les événements.

Bientôt il rentra, elle ne put entendre ce que se dirent les deux hommes, mais elle vit soudain Jean-Gui apparaître dans le salon.

— Eh bien ! dit-il sans même la saluer, je ne m'attendais vraiment pas à vous retrouver ici, cette maison a donc pour vous tant d'attraits ? Je vous serais très obligé de me dire l'heure et le jour de votre départ.

Comme la veille il parlait sans la regarder et sa voix était chargée d'ironie.

Irène qui espérait autre chose ne sut tout d'abord que dire, puis, désespérant maintenant qu'il la croie, elle répondit d'un ton où perçait une secrète amertume :

— Excusez-moi, mais j'étais si fatiguée ! J'ai dormi très tard sans m'en rendre compte, la bonté d'Ahmed l'a contraint à enfreindre vos ordres, ne lui en voulez pas. Mon intention est d'ailleurs de partir tout de suite, quoique j'aurai souhaité avant mon départ avoir avec vous une dernière explication, mais je vois que tout est inutile, que votre cœur resterait sourd à mes paroles, à mes protestations. Pardonnez-moi donc l'audace, la folie, ce que vous voudrez, qui m'a poussée à venir jusqu'à vous, et, soyez heureux...

Là-dessus, elle bondit sur son chapeau qu'elle campa d'un mouvement preste sur ses cheveux, elle mit son manteau sur son bras, prit sa valise et sortit en courant de la villa.

Le jeune homme ne s'attendait certes pas à un aussi brusque départ, en dépit de ses paroles dénuées d'aménité, son intention était de

la retenir à déjeuner, car, sans vouloir se l'avouer, et tout en jouant un jeu contraire, il espérait bien qu'elle ne partirait pas sans que la lumière se soit faite entre eux, et peut-être même une réconciliation.

Il ne demandait qu'à la croire et tout en lui parlant rudement, il souhaitait qu'elle se jetât dans ses bras.

Ah ! Si elle avait risqué ce geste, si elle l'avait osé !

Il savait bien que sa colère aurait fondue comme une cire molle sous l'action du soleil, mais elle ne l'aimait plus puisqu'elle n'avait rien tenté. C'était sa faute peut-être, pourquoi s'était-il montré si froid et si dur ? Il avait fait figure de justicier, un justicier qui rendrait la justice en sourd et en aveugle.

Il fut sur le point de courir après elle, un misérable orgueil le retint.

Il se mit à table mais put à peine manger, il se faisait mille reproches maintenant qu'elle était partie.

Le soir, à la sortie de son bureau, il erra longtemps à travers la ville, espérant la découvrir.

Il rentra abattu, démoralisé plus encore. Une chose à présent le torturait, elle était venue, c'était donc qu'elle l'aimait toujours ? Et il s'était conduit de la façon la plus odieuse, comme une vraie brute.

Il chargea Ahmed d'aller demander si elle ne figurait pas sur la liste des navires devant prochainement prendre la mer, mais rien.

Il ne vivait plus. Jusqu'alors il était malheu-

reux, maintenant, sa solitude et sa détresse étaient pires encore.

Il refusa d'aller chez ses amis, la vue de Marcelle lui eut été insupportable.

De son côté, Irène était désespérée.

Elle ne pouvait renoncer, se refusant à croire à la défaite de son beau rêve.

Jusqu'à l'instant où elle avait revu Jean-Gui, elle avait espéré, une voix secrète lui murmurait que tout n'était pas fini, que le doux songe qui tant d'années l'avait bercée, allait reprendre, et voilà que tout s'écroulait.

Elle aussi se faisait des reproches, s'accusant d'être partie un peu vivement, blessée par l'ironie un peu dure de certaine phrase.

Mais alors, pourquoi ne l'avait-il pas retenue ? Pourquoi évitait-il de la regarder, pourquoi tout son visage était-il si dur ?

S'en était fait. Elle retournerait là-bas, chez les Nortemps. Gilles serait heureux. Elle pourrait désormais l'endormir dans l'espérance d'un doux avenir, elle pourrait l'assurer d'une tendre réciproque, elle était libre maintenant, Jean-Gui l'avait rejetée hors de sa vie.

Dans le premier hôtel qu'elle rencontra elle demanda une chambre, elle n'avait besoin que de solitude.

De la fenêtre elle entendait le va et vient de la rue, elle apercevait un pan lumineux du ciel.

Cette ville dont elle avait longtemps rêvé et qui eut du lui paraître si belle, elle la détestait, elle ne pouvait plus y vivre.

Elle se fit apporter un léger repas qu'elle

mangea sur l'étroite table dont s'ornait la chambre.

Cela lui rappela son arrivée à Paris, dans cet hôtel près de la gare de Lyon où elle avait retenu une chambre avant de se présenter chez les Nortemps.

Quel espoir alors était en elle ! Tandis que maintenant !

Ce n'était pourtant pas si vieux !

Après le repas auquel elle toucha à peine, elle s'étendit sur le lit pour réfléchir plus à l'aise.

Dans quelques jours elle partirait, mais auparavant, elle écrirait à Jean-Gui, et puisqu'il avait l'air au courant de son amitié avec Gilles, elle lui expliquerait tout.

Peut-être arriverait-elle à le convaincre ! Peut-être lui rendrait-il sa confiance ! En tout cas, elle aurait tout tenté, et si cela échouait encore comme le reste, elle s'en irait, non pas délivrée de sa peine et de ses regrets, — de cela elle ne guérirait jamais — mais avec la certitude d'avoir tout fait pour le retrouver et le reprendre.

CHAPITRE XVIII

Jean-Gui venait de rentrer quand Ahmed lui remit une lettre arrivée le matin même.

Il s'en saisit vivement, l'écriture était celle d'Irène, sans doute elle contenait sa joie ou son malheur !

Ses doigts tremblèrent en déchirant l'enveloppe, voici ce qu'il lut :

Jean-Gui.

« Je me décide à une ultime démarche auprès de vous... Après-demain je reprends le navire, je vogue vers la France.

« Pourtant, avant de vous quitter sans retour, je tiens à vous dire la vérité, l'exacte vérité, telle qu'elle fut et non comme vous l'imaginez. Je n'ai jamais été fiancée autrement qu'avec vous, et le jeune homme dont vous m'avez parlé, Gilles, demi-frère des deux petites filles confiées à ma garde, malade et condamné, s'est épris de moi au point de s'imaginer que sa santé et ses parents lui permettraient de m'épouser.

« Comment avez-vous su tout cela? Je l'ignore, quoique maintenant je suppose vaguement la vérité, enfin qu'importe, le terrible c'est que vous ayez douté de moi qui vous aime après cette épreuve, davantage encore s'il est possible.

« Seulement, ce que vous n'avez pas su, c'est que je n'avais pour lui qu'une simple amitié, l'amitié d'une sœur pour son jeune frère malade, et plus encore de la pitié !

« Pouvais-je vraiment dire à ce jeune homme sans risquer d'aggraver encore son mal :

« Non, je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais, mon cœur est ailleurs, près d'un autre ! Au début j'ai essayé de le convaincre, de le raisonner, je lui ai parlé de vous, je lui ai dit que mon cœur ne pourrait jamais changer, peine perdue, il s'est obstiné.

« Obstination de malade, soyez-en sûr.

« Si bien qu'excédée, à la fin je le laissais dire, je le laissais rêver, on ne lui avait donné plus

que quelques mois à vivre, pouvais-je réellement lui ôter l'illusion seule capable d'adoucir ses derniers instants ?

« C'était le léger voile lui masquant la mort venant à lui à pas rapides, grâce à ce mensonge il espérait guérir.

« Jean-Gui, autrefois vous étiez bon et si dans mes lettres je ne vous ai parlé de rien, c'était à seule fin de ne pas vous inquiéter.

« De loin, on se fait mille idées, on voit les choses différentes de ce qu'elles sont. Je pensais tout vous dire quand vous seriez venu, sûre que vous auriez compris, que vous m'auriez approuvée.

« Ai-je tellement méconnu votre cœur ? Je me disais aussi que notre mariage ne se ferait que dans deux ans, et que d'ici là, le pauvre Gilles ne serait plus de ce monde... Cela m'aurait permis, jusqu'au bout, de continuer mon pieux mensonge.

« Voilà toute ma faute, Jean-Gui, ; jugez-moi, s'il en est une seule commise envers vous, c'est de ne pas vous avoir tenu au courant de tout cela, non par manque de confiance en vous, croyez-le bien, mais uniquement pour ne pas vous donner d'inquiétude.

« Maintenant, je vais repartir, je vais désormais pouvoir continuer mon douloureux rôle.

« Une chose cependant aurait dû vous trouver plus indulgente à mon égard, c'est le fait que je sois venue de si loin, dans l'espoir que tout n'était peut-être pas perdu.

« Cela aurait dû vous éclairer sur bien des choses. Vous avez confondu, Jean-Gui, l'amour et l'amitié, sans autres preuves sans doute que

les apparences, mais l'amour dont mon cœur était capable ne fut cependant que pour vous, maintenant encore, il ne saurait s'exiler. Adieu, Jean-Gui, vous allez vous marier, m'avez-vous dit ; je souhaite que la femme que vous avez choisie vous soit douce ; elle doit être belle et parfaite puisque digne de votre amour.

« Avec mes vœux de bonheur, recevez le dernier adieu de votre

« IRENE. »

Après la lecture de cette lettre, il respira avec force comme un homme revenant à l'air libre après avoir été longtemps enfermé dans un cachot privé d'air et de clarté.

Tout s'éclairait enfin, il retrouvait son Irène comme il l'avait toujours connue, elle était toute dans cette lettre.

Il appela Ahmed et son visage rayonnait de joie et d'espérance.

— Tu vas aller tout de suite, dit-il au serviteur, t'informer de l'heure du départ du navire qui part demain pour la France. Ne t'inquiète pas de moi pour le déjeuner, je me servirais seul.

Il n'irait pas à son bureau, demain matin, il irait directement sur le port, il ramènerait Irène, Irène perdue et retrouvée.

Une joie qu'il ne pouvait contenir était en lui, il éprouvait un besoin de marcher, d'aller à travers la ville.

« Demain ! se disait-il, demain !

Il ne dort pas de la nuit ; l'aube le trouva impatient, allant et venant dans la chambre.

Le navire allait bientôt partir, parmi l'affole-

ment des partants et le hurlement des sirènes, Jean-Gui guettait anxieusement la venue de la jeune fille.

Enfin, il la vit apparaître, silhouette souple que le noir amincissait.

Elle ne le vit pas tout d'abord et elle allait s'engager sur le pont lorsqu'elle sentit un bras se poser sur le sien.

Elle tourna vivement la tête et poussa un cri :

— Ah ! Je savais bien que tu viendrais !

Il ne répondit pas, mais prenant sa valise d'une main, il passa l'autre sous le bras de la jeune fille en la serrant très fort.

Un jour splendide s'annonçait, le navire ayant levé l'ancre, oscilla doucement, prenant le large, bientôt il ne fut plus qu'un point dans l'espace infini.

Alors, il sembla à Irène qu'avec le départ du navire, ses soucis disparaissaient et que, comme le soleil resplendissant dont les rayons faisaient miroiter la mer de mille feux scintillants, elle sentit qu'une aurore nouvelle allait se lever pour elle, qu'elle marchait vers une autre vie.

Elle leva les yeux vers Jean-Gui, il était grave et semblait ému.

Il se pencha soudain vers elle et l'embrassa dans un élan irrésistible, puis, sans parler, serrés l'un contre l'autre, ils remontèrent vers la ville.

FIN

CHANT D'AMOUR AU CRÉPUSCULE

par JEAN D'YVELYSE

CHAPITRE PREMIER

IL ÉTAIT UNE FOIS DEUX BERGÈRES...

Le jeune enseigne de vaisseau Pierre de Mac... à sa table, en tête à tête avec un seau d'où une teille encapuchonnée de papier doré émergeait... glace, contemplait, un peu mélancolique, le... offert à ses yeux.

C'était Carnaval à Nice. Sa Majesté LIX^e du nom achevait dans les rires et les baisers son règne éphémère. La joie fusait de partout. Venue des quatre coins du monde, une foule élégante se laissait emporter par la folie du moment. Sous le travesti, chacun oubliait sa personnalité, parfois encombrante. On s'amusait sans songer au lendemain, heureux d'échapper à la raison pour quelques heures encore.

La cohue des hivernants et des visiteurs, qu'attirait le Corso noir et or, se pressait dans les salons du Ritz.

Le Champagne coulait à flots. La gaieté régnait en maîtresse. Sur la piste grouillante, les couples tournoyaient au son de deux orchestres. Enlacés par l'étreinte fragile des serpentins multicolores, pierrots et marquises, corsaires et sultanes s'abandonnaient au rythme du jazz.

(A suivre.)

COLLECTION FAMA



Derniers volumes parus :

3. **La vallée d'ombre**, par René VALBREUSE.
L'aventure, par M. DE CRISENOY.
Mon cœur est à moi, par Magda CONTINO.
Sous le masque, par Annie et Pierre HOT.
697. **Le chevalier aux fleurs**, par Germaine PELLETAN.
698. **Tendresse d'ainée**, par Jean ROSMER.
699. **La demoiselle au mimosa**, par VERSE-STEFF.
700. **L'amour et l'amitié**, par Renée DAUMÉRIC.

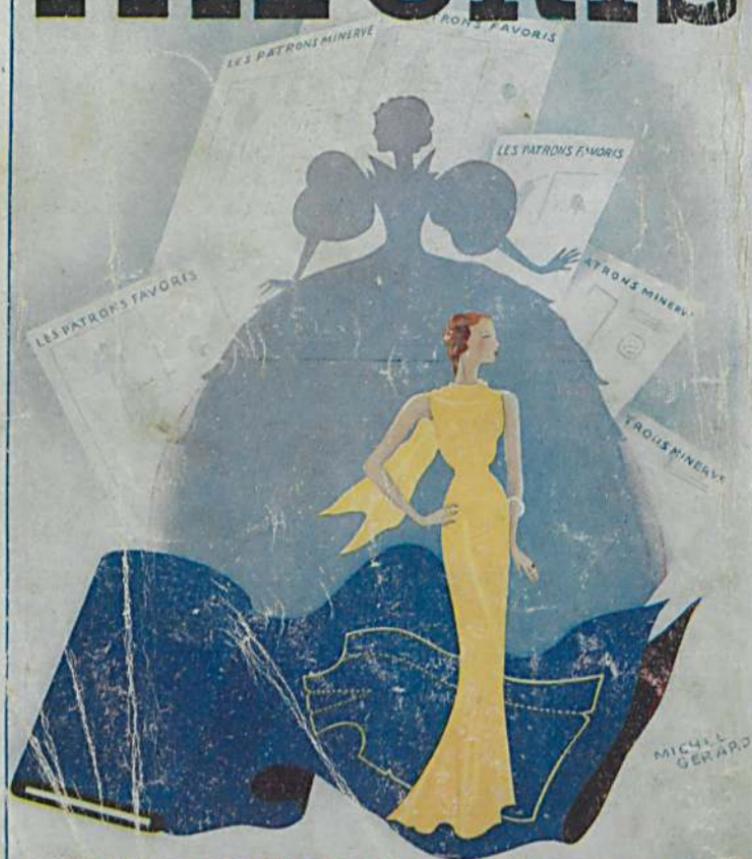
Prochain volume à paraître :

701.



En vente partout : **2 francs 50**

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS